

LIGNY

ESPIONNAGE ALLEMAND

AVANT 1914

Jean TORDOIT

JUIN 1911 :

C'était un jeudi de juin 1911. Ma mère m'avait envoyé chercher un pain pour le dîner : en passant près de la grand-place (place du Quesnoy), des petits copains jouaient aux billes et me demandèrent de faire une partie. Je posai mon pain au pied d'un tilleul et jouai avec eux. A peine la partie commencée nous vîmes arriver quatre voitures, trois grandes et une petite. Elles descendirent jusqu'en bas de la place, passèrent entre les deux derniers marronniers et se rangèrent. Puis les personnes descendirent tables et bancs, les femmes nous demandèrent où il y avait une boulangerie et une charcuterie, un copain plus âgé leur fournit les indications. Quant à moi je pris mon pain et rentrai.

Pour un petit village comme Ligny, quatre voitures qui viennent s'installer sur la place en dehors des fêtes, c'est un événement. Aussi le soir il y avait du monde sur la place du Quesnoy. Puis les cinq hommes installèrent un banc, ils avaient sorti leurs instruments de musique : accordéon, piston... et voilà qu'ils nous donnent une sacrée aubade. D'après les musiciens du village qui étaient présents, c'était de la belle musique. Ils nous amusèrent toute la soirée puis chacun rentra chez soi.

Voilà une dizaine de jours que ces étrangers sont à Ligny et on ne sait rien d'eux. Tous les matins de bonne heure la petite voiture part avec les hommes et rentre vers six heures, c'est toujours la même femme qui fait les courses, à la boulangerie et à la charcuterie, et pour l'épicerie chez Elvire au coin de la place, à la ferme pour les besoins des grands et des petits car il y a des enfants. c'est toujours le même homme qui va aux provisions. Comme le disait un vieux de la place : ils

sont réglés comme un papier à musique, expression courante à l'époque.

Voilà bientôt un mois qu'ils sont ici et on n'en sait pas plus que le premier jour de leur arrivée.

Malgré cela, les conversations vont bon train dans le quartier ; on invente, on suppose, mais ce qui est vrai c'est que ce sont d'excellents musiciens. Maintenant le dimanche après l'aubade une femme passe parmi la foule avec une corbeille. Juin passe ; un beau matin les oiseaux se sont envolés, on en parla un peu ici et là puis ce fut le silence à leur sujet.

JUIN 1912 :

Un beau jour de juin je faisais mes devoirs. Voilà que mon petit copain entre et me dit : tu sais, les voyageurs viennent d'arriver, ils sont placés au même endroit que l'année dernière. Aussitôt je range mes livres et je vais voir avec lui. C'était les mêmes voitures et les mêmes personnes, la femme qui faisait les courses a repris ses habitudes, et les hommes que l'on ne voyait que le soir firent de même, une aubade le soir et un beau concert le dimanche soir. Un soir ils jouèrent "Valse de Vienne" et les jeunes purent valser sur la place. Ce fut un régal pour tout le monde. Juin se passa ainsi et un beau matin ils repartirent. Personne ne s'en inquiéta, on disait : c'est sûrement des représentants de commerce, et le village se replia sur ces explications.

PUIS VINT 1913 :

Nos voyageurs arrivèrent un jour qu'il pluvait ; on n'y prêta pas attention. Dès qu'ils furent en place ils plantèrent quelques piquets de fer et dessus disposèrent une longue toile ; tout le monde, petits et grands, mangea sous la

tente. Le temps resta maussade assez longtemps et les soirs il n'y avait plus de monde sur la place. Vers les derniers jours de juin le soleil se montra et nous eûmes droit à quelques concerts.

Désormais la femme qui fait les courses connaît bien son monde, Elise, Laetitia, Elvire ; c'est par leur prénom qu'elle les appelle. Il est vrai que cela fait trois années qu'elle vient au village.

1914 :

Tiens, c'est drôle, cette année on n'a pas vu les voyageurs. C'est tout ce que l'on en dit. Puis arrive août, c'est la moisson, beaucoup sont aux champs lorsque les cloches sonnent à toute volée. Le garde-champêtre parcourt le village et avec sa cloche annonce que c'est la mobilisation générale. Nous voilà en guerre avec l'Allemagne, qui aurait pensé à cela ?

Les troupes allemandes ont violé la Belgique, on se bat à Namur, Liège, Charleroi. Notre cavalerie donne un sérieux coup de main mais devant le nombre elle bat en retraite. Nous sommes le 25 août. Comme les événements vont vite au village, nous voyons passer le 4e Cuirassiers qui tenait avant cela garnison à Cambrai. Ces cavaliers sont à cheval depuis des jours sans desseller leurs chevaux. Quelques heures de repos la nuit et le lendemain on repart. Ils sont exténués de fatigue. Soudain un cavalier tombe de cheval ; mon oncle qui est sur la côte lui prête la main pour le relever. Il lui donne une bonne goutte. Avant de remonter à cheval il lui dit : "Monsieur, demain les Allemands seront chez vous". C'était malheureusement vrai. Le 26 au matin les Allemands arrivent de par Haucourt sur la route, d'autres avancent à travers champs car les Anglais sont en ligne le long du chemin. La bataille est engagée mais devant le nombre les Anglais rentrent dans le village et cela dure jusque midi. Les Anglais ont résisté au mieux mais devant le nombre il n'y avait rien à faire. 32 soldats

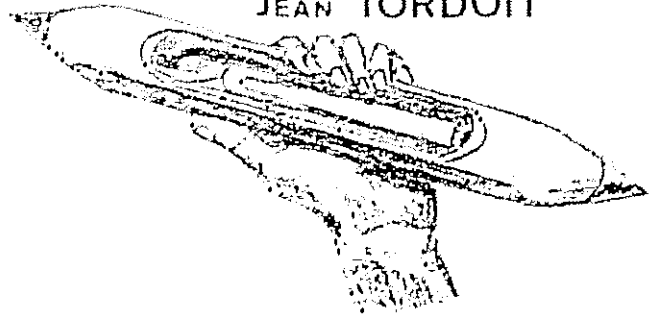
anglais sont tués, le lieutenant Chisholm meurt de ses blessures, les autres sont blessés et prisonniers sont soignés à l'école des filles ; plus tard on les transféra en Allemagne.

La place du Quesnoy est pleine d'Allemands et la pâture située rue Curie est remplie de pièces d'artillerie et de uhlands ; on les reconnaît à leur casque et leur lance. A part quelques vieux et une poignée de gamins qui regardent ici et là, les gens restent dans leurs maisons. Nous venons d'apprendre par une personne de Haucourt que les Allemands avaient fusillé le curé parce qu'il donnait à boire à un soldat anglais blessé.

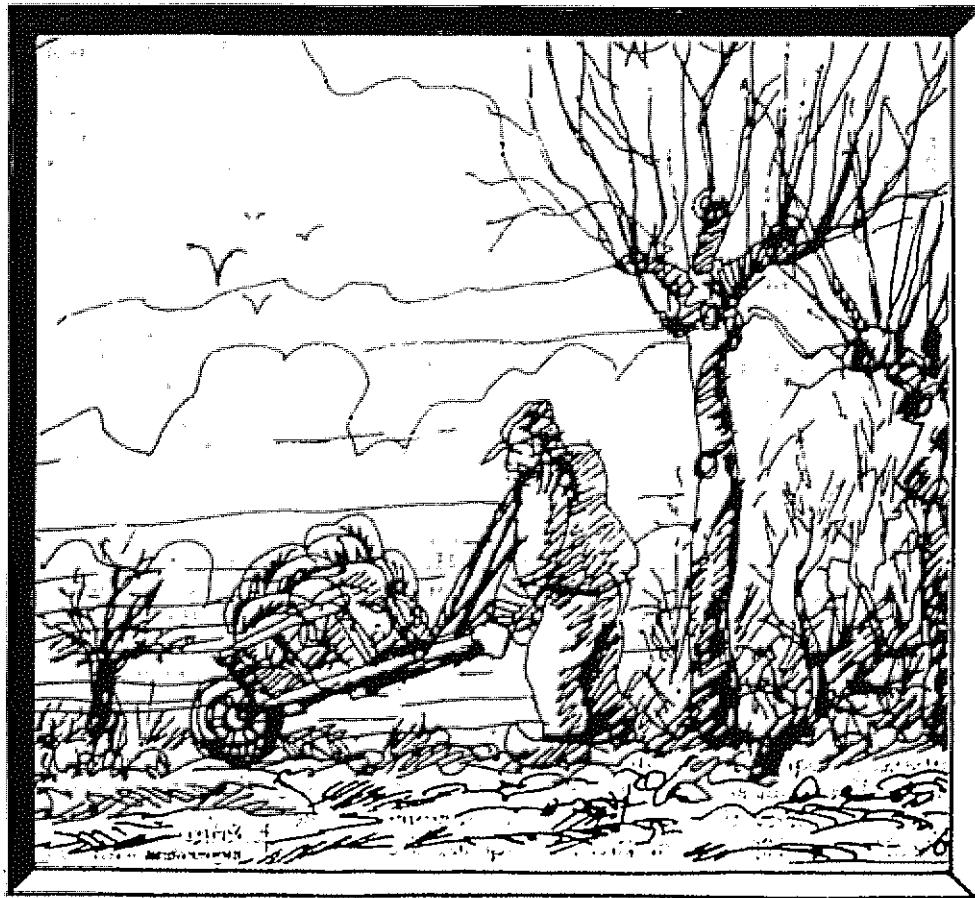
Marie vient de rentrer dans sa cuisine avec le lait de la traite. Elle voit passer sous ses deux fenêtres deux casques à pointe, elle se demande ce qui se passe. Puis la porte s'ouvre, l'un des deux lui dit : "bonjour Marie", elle le regarde un instant puis elle crie plutôt qu'elle ne dit : "Jou qu'eusse né pé ti ! Albert ! Mais si, te n'es qu'un pourcheu, un espion. Vo avez violé la Belgique, assassin, crapule". Mais l'autre s'énervé et lui dit : "Assez ou je réquisitionne vos vaches et vos chevaux". Marie pleure. "Allez, donnez-nous du beurre, des oeufs et du lait". Marie prépare tout ce qu'il demande. L'ordonnance prend le tout et ils s'en vont. Albert avant de sortir dit à Marie : "A demain". Cette fois Marie a peur pour les jours qui viennent. Mais dans la nuit un ordre a dû arriver et le matin de bonne heure il n'y avait plus un Allemand au village. Tout le monde a su l'histoire de Marie et longtemps après la guerre on en parlait encore.

Ces gens-là étaient des Allemands et ils sont venus plusieurs années dans la région sans jamais être inquiétés. Ils travaillaient pour l'Etat-major allemand et établissaient les cartes des lieux qu'ils devaient occuper. Ces lieux étaient balisés par une réclame faite en fine tôle placée aux endroits désignés, avec la forme anodine d'une réclame de cirage.

JEAN TORDOIT



LA VALSE DES BROUETTES



LIGNY-EN-CAMBRESIS

*

MIL NEUF CENT QUATRE VINGT

Première Partie

La valse des brouettes

LES origines du tissage dans le Cambrésis sont très anciennes. Déjà vers le XIII^e siècle on tissait le lin mais d'une façon rudimentaire : le passage de la trame à travers la chaîne se faisait à la main au moyen d'un fuseau sur lequel était enroulé le fil.

Lorsque la culture du lin fit son apparition dans les Flandres, il y avait des siècles que cette plante était cultivée dans d'autres pays. Les régions du Cambrésis et de l'Aisne convenaient très bien à cette culture et les rivières qui les arrosent facilitaient le rouissage.

La fibre de lin apporta à notre région une extraordinaire activité. Les tisseurs à la main de même que les fileuses, dont la compétence était grande, furent comptés par centaines. C'est que la toile dont elle était faite et dans laquelle on coupait des draps, des nappes et des chemises, était très prisée des populations qui, au XV^e siècle déjà étaient sensibles au beau. Tantôt rugueuse, tantôt d'une extrême finesse, selon la nature du filage, elle pouvait satisfaire aux besoins sinon au goût des riches et des pauvres.

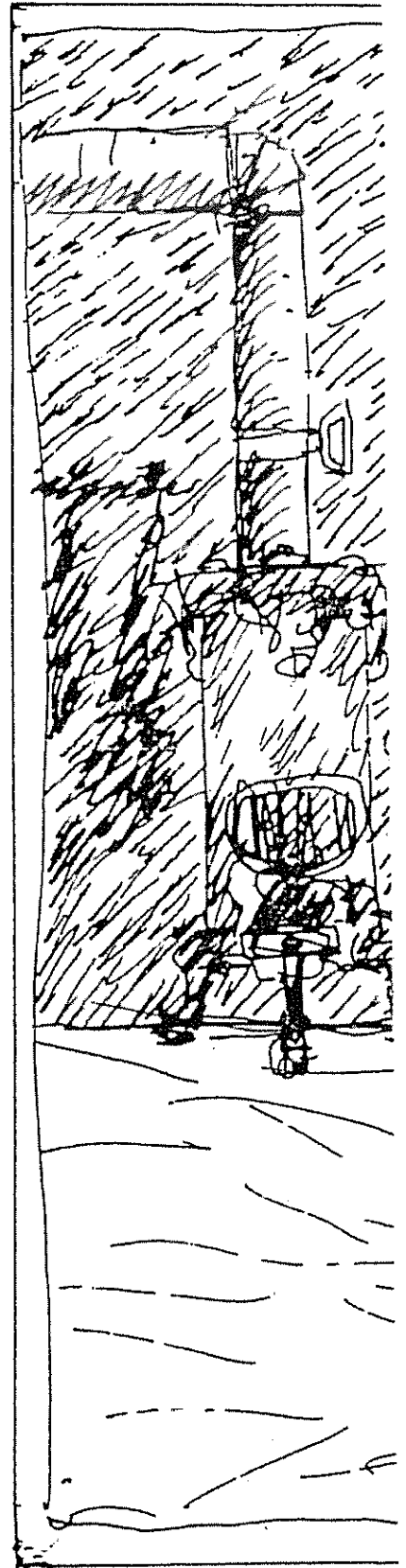
Cette industrie employait sur Cambrai et Valenciennes des centaines de tisseurs tandis que dans chaque village on trouvait des fileuses. Puis les ateliers se vidèrent. Il y avait tant à faire

que même chez les paysans l'idée vint de posséder un métier à tisser.

A la fin du siècle dernier la culture du lin avait diminué considérablement et cela alla en s'accroissant. De nos jours, la production est négligeable et les quelques filatures qui traitent encore cette fibre ont abandonné la finesse des fils qui servaient à la confection des mouchoirs « fantaisie » pour la fabrication desquels il est désormais fait appel aux fils synthétiques.

J'ai, au cours de mon enfance, entendu les enfants des tisseurs parler de leurs maisons et de ce qu'elles contenaient. Puis, plus tard, j'ai eu l'occasion d'entrer dans ces vieilles masures qui se ressemblaient toutes extérieurement et intérieurement : *petites fenêtres, petites portes, deux pièces et un « reculé »* comme l'on disait alors et qui n'était autre qu'un *apprentis*.

Le métier à tisser était toujours placé près d'une fenêtre et, à proximité, le ronet avec lequel on confectionnait les trames. Une table, des bancs, plus tard des chaises, et une armoire composaient tout le mobilier. La grande « garde-robe » ne fit son apparition que lorsque l'on construisit des maisons plus hautes. On se chauffait alors au moyen d'un poêle à trois pattes mais dans certaines demeures on trouvait un « Godin » ou un « Sougland ».





C'est dans cette pièce que la famille prenait ses repas, parfois - mais beaucoup plus rarement — dans l'autre pièce où se trouvait le lit haut sur pied, sous lequel on glissait celui des enfants en bas âge. Ce dernier n'était en réalité qu'une caisse contenant une paille d'avoine.

Lorsqu'ils étaient un peu plus grands, les enfants allaient dormir « en haut », c'est-à-dire sous le toit de la maison.

Beaucoup de ces maisons, construites vers les années 1850, disposaient d'un four où l'on cuisait le pain pour quinze jours. On débarrassait la « maie » qui servait aussi pour le rangement et l'on préparait la pâte sans omettre la « flamiche » qui faisait les délices du soir.

Aux dires des anciens, le pain était aussi bon le dernier jour lorsqu'il sortait du four. Sans doute la qualité de la farine que l'on se procurait généralement chez le meunier du village (il y avait à l'époque des moulins à vent un peu partout) n'y était-elle pas étrangère.

Parfois, près de la maison on trouvait un puits d'eau potable. C'était une garantie contre la soif, car l'eau était la boisson courante du tisseur.

Il arrivait pourtant à celui-ci de faire *une bonne guinse*, autrement dit de prendre une bonne cuite mais uniquement avec de la bière — suivie d'un grand genièvre — qu'il ingurgitait à coups de grandes pintes, chacune d'elles contenant un demi-litre de boisson. Une grande pinte coûtait alors deux sous et il n'était pas rare que notre huveur de bière dépensât quarante sous pour s'enivrer de la sorte.

En dépit de cette absence totale de confort et d'hygiène, d'une nourriture plus que frugale, d'un travail barassant, les hommes et les femmes que j'ai connus dans mon enfance étaient généralement forts et vigoureux et certains d'entre eux — tel ce vieil ami de ma jeunesse qui me parlait avec passion de toutes ces choses qu'il avait pourtant subies — vécurent jusqu'à plus de quatre-vingts ans.

Tel était, brièvement résumée,

la façon dont nos anciens vécurent jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

Se pencher sur les conditions de vie et de travail qui étaient celles de nos ancêtres et les relater, c'est donner aux générations qui nous suivent la possibilité de se faire une opinion sur le passé et d'en tirer les leçons pour une vie meilleure.

Si je m'intéresse plus particulièrement aux tisseurs à la main, c'est que je les ai bien connus, tout d'abord pour avoir beaucoup entendu parler d'eux dès mon plus jeune âge, puis pour les avoir cotoyés journalièrement et, enfin, pour m'être mis pendant toute une vie active à leur service en ma qualité de navettier.

Je me souviens tout spécialement de ceux qui parcouraient les rues de Ligny avec leur brouette, aux brancards desquels était attachée une courroie faite de coton tressé qui leur passait sur les épaules, soulageant ainsi leurs bras de leur fardeau.

Il y avait notamment ceux qui venaient de Lesdains, un village distant d'une dizaine de kilomètres, ou d'Esnes, un peu moins éloigné, et qui s'arrêtaient à Ligny, centre de tissage relativement important qui comptait plusieurs magasins, où ils venaient s'approvisionner en trames et en fils de chaîne qu'ils tissaient ensuite, pour le compte du patron, auquel ils remettaient, une fois terminé, le tissu par le même moyen de transport.

D'autres poursuivaient leur chemin jusqu'à Bertry ou un autre centre de tissage, et c'est ainsi qu'ils parcouraient parfois jusqu'à 30 kilomètres, en tenant compte du retour, une vieille toile cirée protégeant, les jours de pluie, le précieux chargement.

Lorsque la mauvaise saison arrivait, ils renouaient à ces longs déplacements. Seuls ceux d'entre eux qui habitaient à proximité des magasins continuaient de tisser. Les autres, momentanément privés de leur gagne-pain, cherchaient à s'employer dans les fermes. Mais les travaux y étaient limités. Il n'y avait guère que le battage en grange ou, lorsque le sol était gelé, le charroi du fumier qui pouvaient occuper les

hommes et cela ne durait qu'une courte période.

Alors il fallait, pour vivre, prélever sur les maigres économies et, bientôt, recourir au crédit. Le premier sollicité était, bien sûr, le boulanger. Quant à la viande, on s'en privait.

Il n'est pas encore huit heures et ils sont déjà là, après avoir parcouru onze kilomètres. Leurs brouettes sont rangées sur le bas-côté de la chaussée, en face du cabaret, tandis qu'ils ont, comme d'habitude, fait une pause « Chez Alphonse ». Tous les trois viennent de Lesdains, petit village sans industrie, dont les habitants, pour la plupart, vivent de l'agriculture. Lesdains compte néanmoins une trentaine de tisseurs à la main, mais, pour trouver du travail, il faut, nous l'avons vu, se déplacer jusque dans les agglomérations où le tissage s'est implanté : Bohain, par exemple, qui est un centre de textile avancé ; Bertry petit village alors en voie de développement et puis Ligny, où les petits magasins en sont à leurs débuts mais où il y a déjà de quoi satisfaire une bonne partie de la main d'œuvre des localités voisines.

Nos trois hommes se reposent un peu tout en cassant une petite croûte. Ils ne s'attarderont pas, car ils ne sont pas seuls à se rendre au magasin et il faudra attendre son tour... Celui-ci arrivé, le travail était vérifié et si, par malheur, la toile contenait des défauts de fabrication, le patron ne manquait pas d'en faire la remontrance à l'ouvrier. C'est à partir de cette constatation que s'opérait une sorte de sélection parmi les tisseurs. Les matières premières étaient préparées pour être emportées, les trames pesées, les ensouples portant la chaîne ou les fils pour la prochaine chaîne soigneusement protégés, tandis qu'était réglée au tisseur sa « fagon » (façon), c'est-à-dire le prix de son travail au moyen duquel il lui fallait vivre, faire vivre sa famille et régler les dettes qu'il avait contractées.

Mais le travail n'était pas régulier ou devenait impossible l'hiver. Alors il fallait bientôt emprunter de nouveau, malgré

LEGENDES ET TRADITIONS

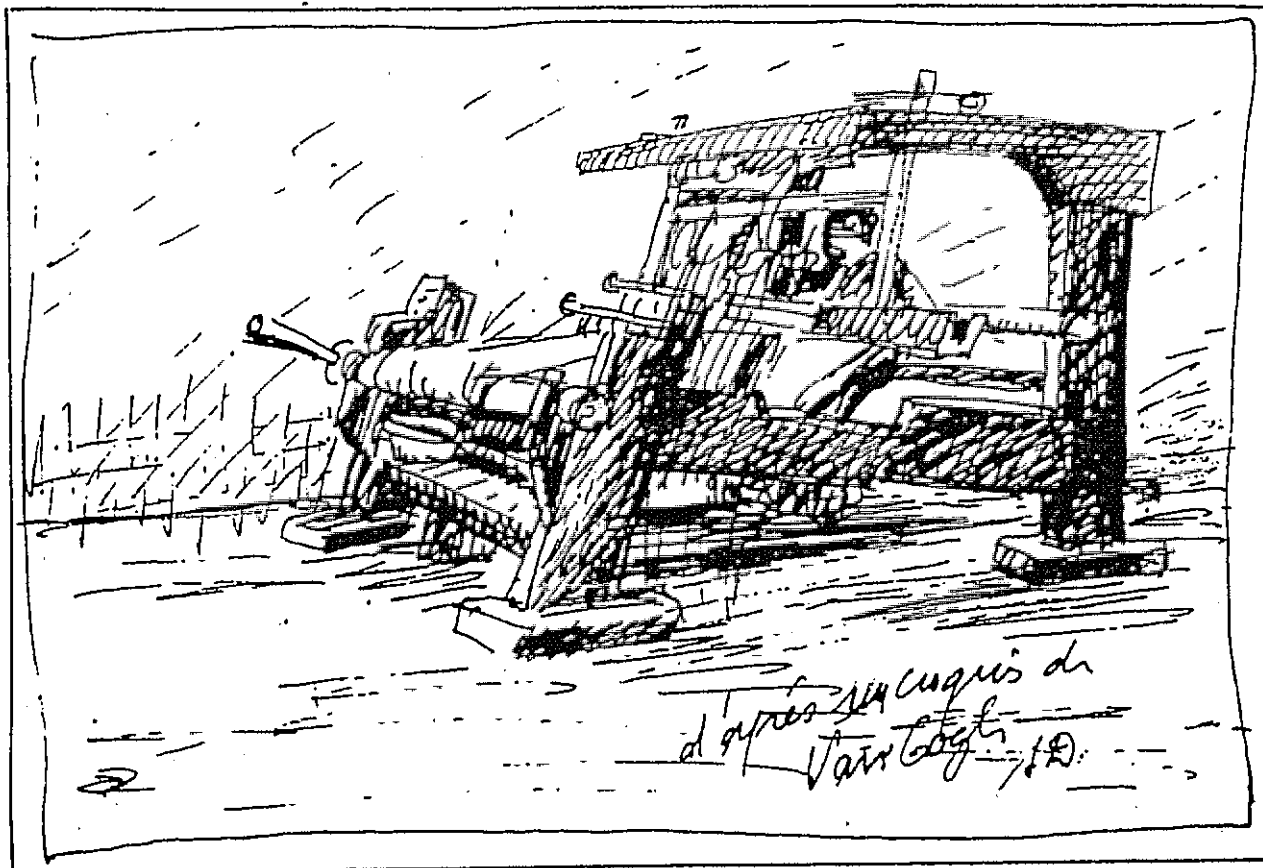
les restrictions que l'on s'imposait jusque sur la nourriture, et c'est ce qui tracassait le plus le tisseur, lorsqu'il savait que ce qu'il venait de boire ou de manger était encore dû aux fournisseurs.

Aussi essayait-il parfois de dis-

sorte de grand panier d'osier retenu sur le dos par deux bretelles et dans lequel le tisseur plaçait les matières premières destinées à être tissées ou bien la toile, lorsque celle-ci était achevée.

La hotte était évidemment moins encombrante que la

nier, profitant de la circonstance, lui proposait un salaire inférieur à celui pratiqué couramment. Peut-être le simple fait de donner du travail à un homme aux abois lui donnait-il bonne conscience. Mais en réalité, c'était une façon de réaliser un



cuter le prix de son travail, mais celui-ci était fixé unilatéralement par les patrons, petits ou grands, au mètre de tissu réalisé, et il était bien rare que l'ouvrier obtint satisfaction.

Lorsque toutes les formalités étaient terminées et que la brouette était à nouveau chargée, le premier libéré attendait ses camarades pour reprendre la route. Celle-ci paraissait moins longue, les montées moins raides, sans doute grâce à la paie que l'on emportait et qui était bien méritée. A mi-chemin, nos voyageurs faisaient une courte halte pour boire une pinte et ils repartaient avec leur charge.

Ceux qui allaient jusqu'à Bohain, la localité encore plus éloignée que Bertry, préféraient la hotte à la brouette. C'était une

brouette et la marche peut être moins fatigante mais la route était bien longue pour une paie bien maigre : un ouvrier qui ne tissait que de la mousseline ne gagnait guère, en moyenne, plus de quarante-cinq sous par journée de travail et c'est avec un tel salaire qu'il devait faire vivre généralement les cinq ou six personnes qui composaient son foyer !

Il y avait aussi, en ce temps-là — c'était, rappelons-le, vers la fin du siècle dernier — des abus comme il en existe encore hélas ! de nos jours, à cette différence près qu'aucune législation sociale ne protégeait alors le travailleur. Lorsque celui-ci était sans travail et qu'à force de chercher il trouvait un nouvel employeur, il arrivait que ce der-

superprofit comme l'on dirait aujourd'hui les quelques sous grignotés sur un salaire déjà calculé au plus bas, venant grossir d'autant son bénéfice au détriment et, de surcroît, à l'insu du tisseur.

Lorsque, par la suite, il lui arrivait d'en avoir connaissance, ce dernier en faisait généralement le reproche à son employeur qui, après bien des réticences, finissait parfois par couper la poire en deux pour le travail futur.

Ces pratiques n'étaient certes pas le fait de tous les employeurs. Elles avaient surtout cours chez certains petits patrons cependant issus de la classe ouvrière mais elles étaient suffisamment fréquentes pour créer dans les milieux du tissage un cli-

mat de mécontente, voire d'hostilité.

Politiquement ces hommes se situaient d'ailleurs à droite et il ne semble pas que leur assiduité à la messe du dimanche ait eu la moindre incidence sur leur comportement social ! Les ouvriers tisseurs du Cambrésis étaient, pour la plupart, conscients de cette exploitation qui hélas ! n'était pas propre à leur corporation. En 1889, des grèves avaient éclaté à Roubaix et ils en avaient eu connaissance par la presse. Mais que pouvaient-ils faire ? Au demeurant, leur situation d'endettés permanents constituait pour eux un sérieux handicap pour engager toute action revendicative qui aurait pu aggraver, dans l'immédiat et sans doute pour de longs mois, leurs conditions matérielles d'existence, alors qu'ils mettaient toujours un point d'honneur — dès qu'ils avaient touché un peu d'argent — à rembourser les créanciers qui leur avaient fait confiance.

Comme me le disait souvent mon vieil ami tisseur : « le plus honnête, c'est encore l'ouvrier, lui ne vole personne ».

Mais revenons à nos voyageurs. Après une nuit de repos, il fallait bien, malgré la fatigue qui se faisait sentir dans les jambes et les bras, se remettre à l'ouvrage et cela de bon matin.

La préparation du métier à tisser nécessitait divers travaux et pour certains d'entre eux — tel « retourner dessus » c'est-à-dire enrourler le fil de la chaîne autour d'une ensouple (sorte de cylindre en bois), l'aide d'autres tisseurs était indispensable. Bien entendu nos trois compères étaient toujours disponibles pour s'aider mutuellement. Généralement on « retournait dessus » dans la rue en raison de la place qu'exigeait cette opération et ce n'est que par temps de pluie que l'on se résignait à effectuer ce travail à l'intérieur de la maison. Le soir, tout était terminé et déjà le tisseur songeait à rattraper dès le lendemain, à l'aube et jusque tard dans la soirée, le temps qu'il avait perdu sur la route.

Mon vieil ami m'a souvent cité l'exemple de ce tisseur comme lui

qui, pour nourrir sa nombreuse famille, prenait ses repas sans interrompre son travail. Sa femme lui avançait sa nourriture et c'est en « tirant la sonnette » qu'il absorbait ses aliments !

Le tisseur à la main travaillait généralement assis sur une planche maintenue à une extrémité par une corde reliée à l'un des montants du métier de telle sorte qu'elle puisse osciller en fonction des mouvements que l'ouvrier devait faire pour actionner ce métier. Certes, le travail du « Merquingnier » (tisseur) — du moins lorsqu'il consistait à fabriquer de la toile — ne nécessitait guère de connaissances techniques particulières. Mais il fallait à l'ouvrier une bien grande dose de volonté pour mener à son terme le travail entrepris.

Ce dernier achevé il reprenait la route, avec la brouette, pour le remettre à l'employeur, sans avoir d'ailleurs la certitude d'obtenir à nouveau du travail.

À défaut, ou si notre homme avait, entre temps, eu connaissance d'un « article », c'est-à-dire d'un tissu dont la fabrication était mieux rémunérée, il n'hésitait pas à parcourir encore maints kilomètres pour se mettre au service d'un nouvel employeur.

Un de ceux-ci, un juif dont la renommée, en ces temps d'antisémitisme forcené, était, cela va de soi celle d'un patron cupide, payait généralement mieux ses ouvriers qui parvenaient ainsi à gagner jusqu'à trois francs par journée de travail.

Quoi qu'il en soit, il est notoire qu'à cette époque le tissage permit à certaines familles du Cambrésis comme du Vermandois, sans parler de celles de Roubaix et Tourcoing, d'édifier des fortunes colossales, tandis que la condition des ouvriers tisseurs demeurait tout simplement misérable.

Les tisseurs, en général, se levaient très tôt mais, avant de se mettre au travail, ils allaient dans leur cabaret préféré boire la gorgère ou le genièvre.

Ensemble ils discutaient de leur métier, rarement des potins du village, puis ils allaient « tirer

la sonnette ». Ce spectacle se renouvelait chaque jour sans que les femmes, qui étaient résignées, osent les réprimander.

Certains « faisaient le lundi ». Ce jour là il n'était pas question de tisser la moindre trame. Seuls ou avec un ami, ils passaient leur temps à boire force pintes au cabaret entre deux parties de billons lorsque la saison s'y prêtait ou, l'hiver, au cours d'interminables parties de piquet. Le soir ils rentraient ivres-morts en préférant maintes injures au moyen d'un vocabulaire de circonstance et, après une bonne nuit de repos, ils se retrouvaient de bonne heure avec les autres pour boire une gorgère et un genièvre. Et puis, ils se remettaient au travail avec acharnement, jusqu'au samedi soir.

D'autres faisaient des « neuvaines ». Cela consistait à boire toute une semaine sans régler les consommations. Les cabaretiers qui les connaissaient bien, leur faisaient confiance. Ils savaient qu'une fois le travail repris, ils honoreront leurs dettes.

Les uns avaient le « vin mauvais ». Lorsqu'ils regagnaient leur foyer, pour un oui ou pour un non, toute la famille se retrouvait dehors.

Les autres, au contraire, avaient hâte de se mettre au lit pour récupérer.

Il est permis de se demander pourquoi ils éprouvaient le besoin de s'enivrer ainsi. Ils avaient, certes, coutume de dire ; « Corps tu l'as gagné, corps tu l'auras ». Mais il est certain que dans la plupart des cas, ce n'était pas par vice mais par désespoir. Leur dénuement était tel qu'ils ne pouvaient entrevoir la moindre amélioration de leur sort et c'est seulement dans l'ivresse qu'ils oubliaient leurs maux.

Il ne semble pas, en tout cas, que ces excès — aussi bien dans la boisson que dans le travail — aient nui à leur santé. Je vois encore ce petit bonhomme, frère d'apparence mais doté d'une volonté de tonnerre, qui, malgré ses « lundis » et ses innombrables « neuvaines », vécut très vieux.

(A suivre)
Jean TORDOIT

Deuxième Partie

La valse des brouettes

L'ADVERSITÉ n'épargnait pas les tisseurs. Lorsque la maladie s'abattait sur l'un des membres de la famille c'était un véritable drame. Sans doute ne consultait-on pas le médecin pour un mal de gorge ou une migraine : les plantes ou les fleurs ramassées à la belle saison étaient là pour combattre ces sortes de malaises. Parfois l'on faisait appel à des guérisseuses mais il arrivait aussi qu'il fallait avoir recours aux médecins qui étaient — au demeurant — infiniment moins nombreux qu'aujourd'hui.

Un vieux tisseur m'a raconté, jadis, l'aventure qui lui était arrivée dans sa jeunesse : un soir, alors qu'il rentrait de Bobain après avoir parcouru une quinzaine de kilomètres avec, sur le dos, une hotte bourrée de matières à tisser, il trouve sa femme alitée, en proie à une forte fièvre. Alors, sans hésiter, il reprend la route pour quêrir le médecin qui habite Ligny distant de 7 kilomètres. Ce dernier le ramène aussitôt dans son cabriolet, ausculte la patiente et demande à l'homme de le raccompagner jusqu'à son cabinet pour lui remettre les médicaments dont sa femme a un urgent besoin.

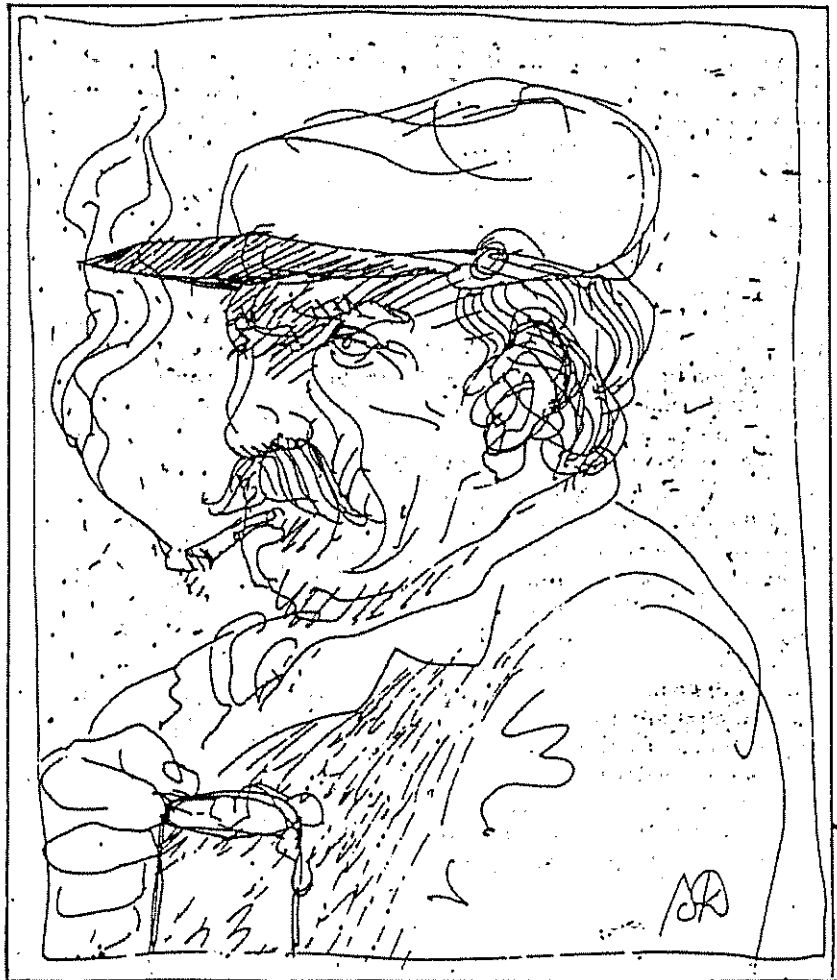
Tandis que le praticien dose ses préparations, sa gouvernante invite notre voyageur à passer à la cuisine et lui sert une tasse de café. Avant de prendre congé, l'homme veut régler son hôte, mais celui-ci n'accepte pas : « Nous parlerons de cela plus tard. Pour le moment dépêche-toi de rentrer, ta femme t'attend ». Et il repart, en pressant le pas. Au petit matin, il est au chevet de la malade et comme elle semble se détendre après

avoir absorbé quelques potions, il s'assied sur le banc et s'endort, exténué, la tête reposant sur le bord de la table. Il avait parcouru dans sa journée et au cours d'une partie de la nuit, plus de quarante kilomètres à pied !

Ce sont ses enfants qui doivent le réveiller et son premier souci est alors de s'assurer que la malade va mieux. Le lendemain, le médecin revient. Les médicaments ont eu un effet salutaire ce qui n'empêche pas le praticien de

prescrire quelques nouvelles potions de sa préparation qu'il a pris soin d'emporter avec lui. Mais il refuse tout dédommagement et à l'homme qui insiste lui réplique : « Je suis content d'être arrivé à temps pour sauver ta femme ; cela me suffit ».

Ce docteur s'appelait Hyppolite Robert. Libre penseur, c'était un homme de cœur qui sacrifia une partie de ses biens pour soigner ses malades. La commune de Ligny a d'ailleurs



tenu à honorer sa mémoire en donnant son nom à l'une des plus belles rues du village.

Il n'était pas rare que les tisseurs du Nord aient trois ou quatre enfants et c'est avec deux francs cinquante environ par journée d'un travail acharné, auquel participait toujours la femme astreinte à faire les trames et quelquefois même, à remplacer sur le métier le mari lorsque celui-ci prenait un peu de repos, qu'il fallait faire vivre toute la famille.

Le prix de location d'une maison de deux pièces, sans le moindre confort, variait entre cinq et sept francs par mois, un peu plus lorsqu'elle comportait un « reculé », petite pièce sans lumière qui servait de débarras. Le pain qui, avec les légumes, constituait l'essentiel de la nourriture, se présentait généralement sous forme de boules de dix livres que l'on payait douze sous. Ce pain n'était certes pas mauvais, mais la baguette que nous connaissons de nos jours aurait sans doute été considérée par nos aînés comme du gâteau. Ils en étaient bien sûr, économes, et jamais il ne leur serait venu à l'esprit de jeter le moindre croûton, comme nous avons trop tendance à le faire aujourd'hui.

La viande, au contraire, était réservée pour les grandes occasions. Quant à la boisson, on ne connaissait à la maison que l'eau provenant des puits alors relativement nombreux. Il y avait aussi la bière, mais on la trouvait surtout au cabaret.

Avec un tel régime alimentaire, le tisseur aurait pu, à la rigueur, s'en sortir, si le travail lui avait été constamment assuré. Mais ce n'était pas souvent le cas, et il lui fallait parfois employer ses bras à d'autres tâches. D'ailleurs, à l'époque où tous les travaux des champs se faisaient à la main, c'est aux tisseurs que les cultivateurs avaient recours pour la récolte des foins, la moisson et les betteraves. Payés à la tâche, le prix en était d'abord débattu entre l'employeur et les ouvriers occasionnels, et lorsque l'accord était conclu, ils se mettaient à l'ouvrage.

Ce n'était pas un travail de

tout repos, mais cela changeait les habitudes et rapportait un peu plus que le tissage. Pourtant, lorsque le dernier chariot rentrait à la ferme et que le bouquet perché bien haut marquait la fin des travaux champêtres, tout le monde était heureux d'en avoir terminé. Après une journée de repos, les tisseurs préparaient à nouveau leur métier pour les prochaines toiles.

Les distractions n'étaient guère variées. Le seul amusement que l'on pouvait trouver, c'était au cabaret et seulement le dimanche ou les jours de fête. Ce lieu de rencontre permettait aux tisseurs de se lancer dans des parties de « piquet » fort animées ou, par beau temps, de se consacrer au jeu. Entre deux parties l'on parlait surtout du métier. Lorsque l'un d'eux avait réussi un travail compliqué, c'était toute une affaire et on ne tarissait pas d'éloges à son égard.

J'ai souvent entendu raconter qu'un employeur avait, un jour, demandé à un tisseur s'il se sentait capable de faire un article dont il lui avait montré l'échantillon. L'homme accepta. Il passa plus de dix jours pour disposer son métier puis fit venir le patron et tissa devant lui sa tirelle. Tout était parfait malgré les difficultés techniques.

J'ai vaguement connu cet ouvrier dont les capacités étaient grandes. Il n'en retira pourtant pas le moindre profit et vécut petitement tout comme ses camarades de travail. Mais c'est ce genre d'exploits qui, au cabaret, faisait surtout l'objet des conversations.

En fin de soirée, on se mettait à chanter. Certains, en dépit de leur pauvre culture, faisaient preuve en ce domaine de beaucoup de qualités et attiraient même la clientèle au même titre que les filles du cabaretier. A force d'entendre leurs chansons, l'assistance tout entière finissait par les connaître et les reprenait au refrain. « Malgré tes serments », « Non, tu ne sauras jamais si je t'aime », « Mireille et ses amours » étaient alors les chansons les plus en vogue. Mais souvent, après elles, venaient les chants patriotiques tel « Vous

n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », et chacun s'en donnait à cœur joie, stimulé par cette bonne bière du Nord au goût de houblon fortement accusé et sans doute aussi par l'odeur du tabac dont il était fait grand usage.

La plupart des tisseurs fumaient, en effet, la pipe et, à cette heure tardive, la salle du cabaret était littéralement noyée dans un nuage de fumée qui se déplaçait chaque fois qu'un client entraînait ou sortait, tandis que le sol, constitué de carreaux rouges en terre cuite que la cabaretière avait, le matin, saupoudré de sable, laissait apparaître de multiples traces de jets de salive provoqués par la pipe.

Souvent, dans le feu de l'action, on laissait passer l'heure de la retraite et tout à coup quelqu'un criait : « V'là les gendarmes ! » Alors, la salle se vidait comme par enchantement. Mais parfois un retardataire se laissait prendre, et c'était alors un nouveau sujet de conversations pour les veillées ou les futures rencontres.

Lorsque le moment était venu de marier un garçon ou une fille et que les parents n'avaient pas la possibilité d'envoyer les futurs époux chez le tailleur, alors on cherchait parmi les relations à emprunter un costume. Le prêteur s'empressait toujours d'obtenir la promesse que son bien lui serait rendu aussitôt la cérémonie achevée.

Souvent l'habit était trop grand ou trop petit : « Bah ! pour aller jusqu'à la mairie et l'église, ça ira quand même » faisait la mère. S'il était un peu juste, on ne boutonnait pas la veste et on allongeait les jambes du pantalon en baissant les bretelles. Il en était de même pour le costume ou la robe de la mariée et, une fois à table, on oubliait vite ces petits détails vestimentaires.

Quant au menu, il était toujours à peu près le même : du bouillon de bœuf avec beaucoup de légumes et, bien sûr, du lapin aux pruneaux, grande spécialité de la région. Quelques flamiches constituaient le dessert.

Pour une occasion comme celle-là, on avait fait rentrer un



petit fût de bière dont on savait qu'elle ne serait pas boudée par les convives et que — le genievre aidant — elle contribuerait à les égayer. Ce jour-là, on oubliait que la viande et le reste avaient été livrés à crédit. Demain on aurait tout son temps pour y penser.

Quelques chansons de circonstance, une dernière rincette et la noce était terminée.

Est-il besoin de dire que lorsqu'un employeur mariait l'un de ses enfants, les choses se passaient tout autrement : ici, pas de costumes d'emprunt, ni de denrées achetées à crédit. Les noces ou les événements analogues étaient toujours, dans les milieux patronaux, l'occasion rêvée d'exposer au grand jour les richesses accumulées et cela contrastait terriblement avec la façon de faire des pauvres.

De nos jours, ces différences se sont atténuées et l'on ne peut que s'en réjouir.

Ainsi que nous l'avons dit, le tissage à la main, dans sa forme rudimentaire, était déjà connu dans notre région au XIII^e siècle, puisque la toile « Baptiste » de Cambrai remonte à la fin de ce siècle. Le tissage à domicile, pratiquement limité à celui de la toile, se répandit surtout vers les années 1850. Il intéressait nombre de gens du fait qu'il n'exigeait pas de connaissances spéciales et offrait une certaine indépendance. L'absence de moyens de communications, un commerce sans structures véritables le rendait, par contre, très aléatoire et ce n'est qu'à partir de 1880, avec les premiers chemins de fer, que l'on assista à une certaine amélioration du marché. Parallèlement, les salaires des tisseurs, toujours condamnés à d'interminables journées de labeur, subirent une légère augmentation favorisée, sans nul doute, par divers mouvements de contestation qui — pour n'être que limités — inquiétèrent néanmoins le patronat et le conduisirent à quelques concessions sur le plan de la rémunération.

Il y avait entre 1880 et 1914, dans les seuls secteurs du Cambrésis et du Vermandois, environ

3.000 tisseurs à la main travaillant à domicile.

On trouvait des fabricants de métiers à tisser et surtout de navettes dans les villages où les tisseurs étaient nombreux. C'est ainsi qu'il y avait plusieurs navetiers à Bohain, Villers-Outréaux, Joncourt, Villers-Guislain, Bertry, Ligny et Avesnes-les-Aubert.

Tous ces artisans, et notamment les navetiers, s'étaient formés seuls et leur mérite était grand, car fabriquer une navette avec les moyens dont ils disposaient, c'est-à-dire sans la moindre machine, n'était pas une mince affaire. Chacun fabriquait un modèle différent suivant les fils utilisés. Une navette coûtait alors trois francs ce qui correspondait pour le tisseur à plus d'une journée de travail.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, devant les besoins accrus de tissus de tout genre, le sort de l'ouvrier tisseur se modifia. Les salaires n'avaient plus rien de commun avec ceux pratiqués avant la tragédie. Mais cela ne dura que quelques années et puis ce fut la disparition brutale et presque totale du métier à la main. Seuls quelques ouvriers, qui avaient obstinément refusé de se rendre à l'usine, continuèrent à tisser chez eux jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Désormais on ne trouve plus guère de ces machines que dans de rares centres touristiques et dans quelques musées.

Ainsi le métier à tisser tel que je l'ai connu et qui ne ressemblait que de très loin à celui que nos ancêtres utilisaient dans les caves, n'avait-il vécu qu'une cinquantaine d'années.

Revenons une fois encore à nos trois inséparables pour lesquels la vie continuait, monotone, sans le moindre espoir de sortir un jour de cette misérable condition qui était la leur.

L'idée de faire autre chose, parfois, effleurait l'un d'eux. Il s'en confiait aux deux autres mais ceux-ci, sceptiques, ne répondaient pas et on en restait là. Pourtant leur plus vif désir était d'avoir un jour leur petite maison. Celles qu'ils habitaient et où ils avaient toujours vécu com-

portaient deux pièces avec un assez grand jardin qui constituait pour eux un avantage non négligeable. Mais rien de cela ne leur appartenait.

Les années avaient passé et les longs déplacements devenaient de plus en plus pénibles. Alors ils s'étaient mis en quête d'un nouveau patron installé plus près de leur demeure et ils avaient fini par en trouver un à Ligny. Quel soulagement ! Cela faisait une dizaine de kilomètres de moins à parcourir pour aller chercher les matières à tisser et pour transporter la toile, une fois celle-ci achevée. Alors l'espoir était revenu. Chacun tirait la sonnette avec un peu plus d'ardeur et, parfois, y allait de sa chanson.

Et puis arrive l'été 1914. Nos trois amis ont engagé la conversation. L'un d'eux revient de Cambrai où il est allé acheter une paire de chaussures. Mais dans la capitale du Cambrésis des rumeurs de guerre circulent et il s'en confie à ses deux interlocuteurs qui ne comprennent pas très bien ce qui se passe. Ils pensent, en tout cas, que le mieux est de terminer au plus vite ce qu'il y a sur le métier. Sait-on jamais ?

La toile remise, le patron règle la façon mais ne leur confie pas de nouvelles matières. Ils rentrent chez eux la mort dans l'âme et les brouettes vides, avec le pressentiment qu'elles ne serviront plus jamais aux mêmes tâches. ■

(A suivre)
Jean TORDOIT

Voir *Plein-Nord* n° 93.

1. Tirelle : premier morceau de tissu, conforme aux normes exigées.

2. A cette époque, les gendarmes ne se déplaçaient qu'à cheval, ce qui permettait de les entendre venir de loin.

3^e partie

La valse des brouettes

Quelques jours après, c'est la guerre. Nos trois tisseurs quittent le village qui les a vus naître, pour rejoindre leur formation militaire. Leur absence durera plus de quatre ans.

Sur les trois, deux appartiennent au même régiment. Le troisième a été affecté dans un autre secteur. Artilleurs, ils participent à différentes offensives mais la chance est avec eux : six mois plus tard, un jour de février, pour leur première permission, ils se retrouvent par un heureux concours de circonstances à Châteauroux, ville qu'ils ont — à dé-

faut de pouvoir revenir dans leur pays natal — choisie, parce qu'ils ont appris qu'on y tisse.

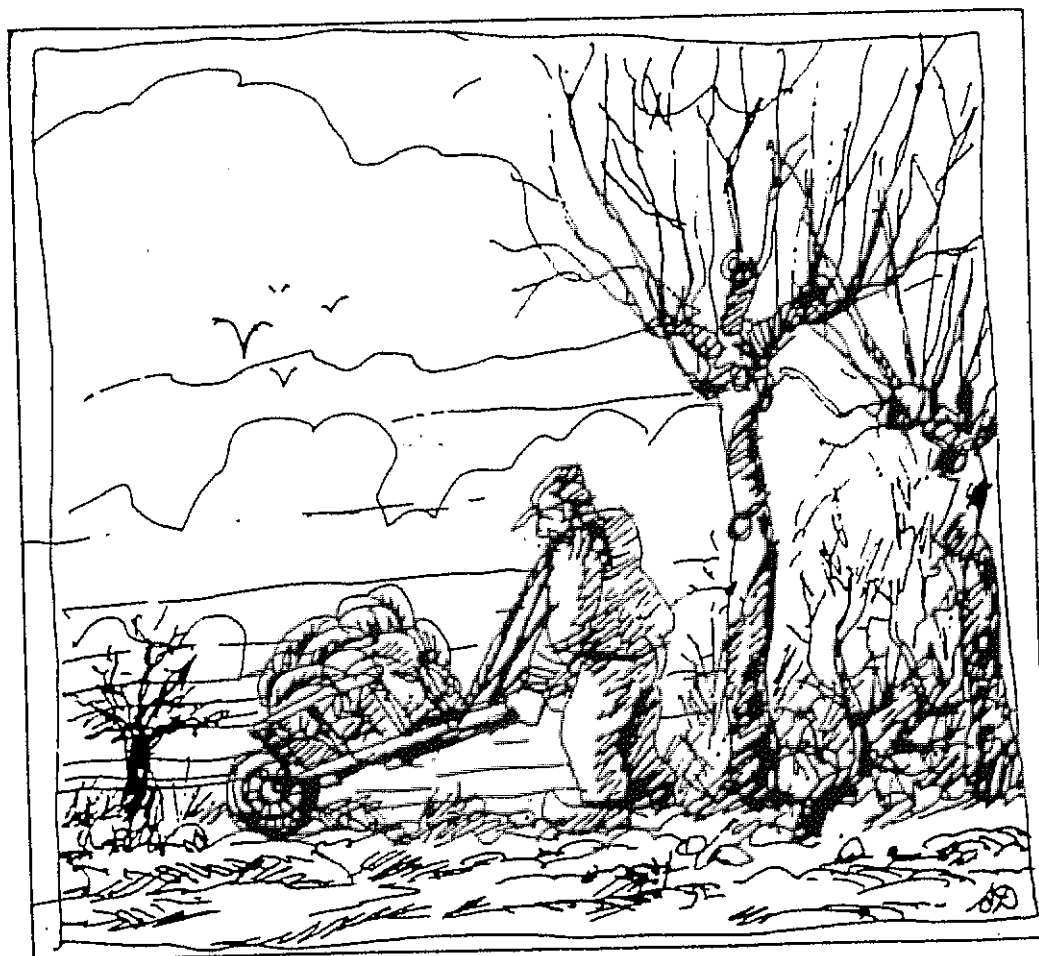
De fait, le Directeur d'une grande fabrique de tissage propose de les employer pendant leur permission, et c'est avec empressement qu'ils acceptent de reprendre pour un temps leur métier de toujours, tandis que le soir ils parcourent la cité et, en l'absence de leur bonne bière du Nord, dégustent de temps à autre une chopine de vin qui est, ici, la boisson préférée.

Pendant toute la durée de la guerre Châteauroux restera l'en-

droit où, tous les quatre ou cinq mois au cours desquels ils connaîtront bien souvent le déluge, ils viendront se retremper dans la vie civile et professionnelle, toujours accueillis avec sympathie par leurs hôtes.

Mais cet accueil ne pouvait leur faire oublier leur famille restée en pays envahi et dont ils étaient sans la moindre nouvelle.

Lorsque les troupes alliées commencèrent à reprendre les villes et les villages que les Allemands occupaient depuis bientôt quatre ans, ceux-ci contraignirent toute la population —



jeunes et vieux — à évacuer. Celle de Lesdains n'y échappa pas et le temps pressait. Les femmes sortirent les brouettes de leurs remises afin d'emporter quelques couvertures, quelques vêtements, un peu de linge, le tout entassé dans de grands sacs de toile, et tous prirent la route, sans savoir le moins du monde où ils allaient.

Dans chaque village traversé, les mêmes scènes se reproduisaient. Le flot des réfugiés grossissait, la colonne s'allongeait mais, à la nuit tombante, ce n'était que des groupes plus ou moins espacés qui avançaient péniblement sur la route et chacun avait hâte de se reposer.

Les plus harassés s'arrêtèrent à Hon-Hergies, petit village des environs de Bavay, près de la frontière belge. L'église leur servit d'abri pour la nuit. Les autres allèrent jusqu'à Bavay. Le lendemain certains poursuivirent leur chemin à travers la Belgique, voire la Hollande, et ne furent rapatriés que de longs mois après par les gouvernements de ces deux pays.

Mais, la fatigue aidant, la plupart des familles prirent le chemin du retour. Celles de nos trois tisseurs étaient au nombre de ces familles qui avaient décidé de réintégrer leur foyer. Plusieurs fois arrêtées par les Allemands, il ne leur fallut pas moins de huit jours pour retrouver leur maison qui avait, entre temps, servi de refuge aux troupes ennemies puis alliées.

Les intérieurs avaient grandement souffert de cette occupation. Le mobilier et les métiers à tisser avaient, en effet, servi de combustible pour chauffer les pièces. Mais on était là, sains et saufs, après avoir échappé à toutes sortes de danger, y compris cette terrible grippe « espagnole » qui fit des milliers et des milliers de victimes à travers toute la France.

La plus grande tragédie de ce début du siècle prit fin un matin d'automne. Deux de nos amis se trouvaient alors dans la Somme et, une semaine après l'armistice, ils étaient de retour au village. Ce fut la joie parmi les femmes et les enfants. Les voisins

étaient là aussi pour accueillir les deux artilleurs, et ils eurent leur part de tabac, de conserves et de biscuits que contenait la musette de chacun. Ils eurent aussi le droit de boire au bidon une gorgée de leur vin et de les entendre relater certains faits d'armes auxquels ils avaient participé. Puis ce fut au tour des femmes de raconter leur exode qui, pour peu qu'il se soit prolongé, ne leur aurait pas permis d'être présentes au retour de leur mari !

Pendant ce temps, les revenants observaient les dégâts causés aux meubles et aux métiers en partie brûlés. « Bah ! ça n'a pas d'importance », fit l'un d'eux. « De toute façon, je ne tisserai plus. J'ai beaucoup appris durant ces quatre ans, mais nous reparlerons de tout ça, lorsque nous serons tous les trois ».

Le troisième inséparable ne tarda pas à réapparaître. Alors la joie fut à son comble et l'on fêta ce retour avec les moyens du bord qui étaient, certes, plus que modestes, mais que compensait bien la longue et profonde amitié qui unissait les trois hommes.

Et puis il fallut revenir aux réalités. Ils se rendirent au Dépôt pour se faire démobiliser et percevoir, du même coup, la prime de deux cent cinquante francs qui était allouée à tous les combattants. Ce fut, pour quelques jours, le temps que soient accomplies les formalités nécessaires, l'occasion de revoir bien des camarades. Mais déjà on parlait au passé de tout ce que l'on venait de subir.

La prime — même en comptant bien — ne pouvait les faire vivre bien longtemps. Démunis de toutes économies, il leur fallait songer à l'avenir.

« Tisser à la main, pour moi c'est fini » dit l'aîné des trois. « J'ai appris que la reconstruction allait commencer dans les zones sinistrées. Je pense qu'on pourrait trouver là du travail pour nous trois et pour longtemps » ajouta-t-il. Les deux autres acquiescèrent et c'est ainsi qu'on les trouva peu après sur des chantiers de construction, où ils s'efforçaient d'acquiescer assez de connaissances pour ne plus

jamais se retrouver en face de leur métier à tisser.

Il leur arrivait d'évoquer le temps passé, les longues journées de travail, les kilomètres parcourus avec leur brouette et tout cela pour gagner si peu. Et comme le soulignait l'un d'eux, il avait fallu la guerre pour en arriver là.

Le vieil ami auquel j'ai fait allusion dans les pages qui précèdent était né à Ligny vers 1855. Comme il le disait lui-même, il eut dans son enfance la chance de fréquenter un peu l'école et ainsi d'apprendre à lire et à écrire, ce qui n'était pas courant à l'époque. Mais chez lui comme dans toutes les familles ouvrières, il fallait travailler dès l'âge de onze ans et parfois même avant cet âge. Tout d'abord employé dans une brasserie il y resta jusqu'au moment où il lui fallut « tirer au sort ». C'est en effet par ce moyen que l'on procédait au recrutement militaire. Le hasard fit qu'il tira un bon numéro et fut, de ce fait dispensé du service militaire. Un peu plus tard, il se maria et choisit alors le métier de tisseur, dans lequel il trouvait une certaine indépendance qui correspondait à son tempérament. Mais il ne pouvait souffrir la moindre injustice et chaque fois que quelqu'un dans son entourage ou lui-même était victime d'un quelconque abus, il le manifestait bruyamment. Cela lui valut, dans son travail en particulier, bien des déboires. Peut-être le nom qu'il portait, tiré de la Bible, n'était-il pas étranger à cette soif de justice qui l'animait... *Jeremy*

J'étais tout jeune lorsque j'eus, pour la première fois, l'occasion de le rencontrer. Lui, déjà très âgé, ne travaillait plus depuis longtemps. Sa vue était devenue mauvaise et c'est en permanence qu'il portait des lunettes faites d'une armature en fer, dont les branches avaient été rafistolées avec du fil de coton. Il se déplaçait d'un quartier à l'autre et se rendait de temps en temps dans le petit cabaret où je m'approvisionnais en cigarettes. Il y buvait une chope et lisait le journal en s'aidant d'une grosse loupe.

Ce jour-là, je le trouvai assis dans un coin de la grande salle, tout près d'une fenêtre, le journal à la main. Lorsqu'il me vit, il m'appela et me demanda de lui lire un article, précédé d'un gros titre, et dont l'auteur était un dirigeant du parti ouvrier de l'époque. A peine avais-je terminé la lecture, qu'il me prit amicalement par le bras et me dit : « Tu vois, le socialisme ça a toujours été mon espérance. C'est par lui que les hommes connaîtront le bonheur. Mais encore faudra-t-il les convaincre que, sans lui, il ne peut y avoir ni justice, ni égalité ».

Je le regardai sans mot dire, mais à partir de ce jour, il m'interpellait chaque fois que nous nous rencontrions, pour me parler de ce qu'avait été sa vie, son travail, ses ennuis avec ses employeurs. L'un de ceux-ci ne l'avait-il pas, un jour, prévenu sèchement, alors qu'il lui remettait sa toile : « A partir d'aujourd'hui, je ne te donnerai plus de travail. Tu iras en demander à tes amis socialistes ». Cette fois là, l'homme avait préféré se taire plutôt que de se rebiffer. Et cette scène s'était renouvelée bien des fois au cours de sa vie de labeur et bien souvent, il avait encore dû se taire. « Se taire, c'était le seul droit que nous avions », disait-il avec une pointe d'amertume.

J'ai bien connu aussi, dans ma jeunesse, un autre vieux tisseur à la main prénommé Louis et qui, pour être très différent du précédent, n'était pas pour autant antipathique.

Il habitait à quelques kilomètres de toute agglomération, en bordure d'un chemin de terre que seuls les paysans empruntaient pour les besoins de leur culture, et il n'avait pour tout voisin qu'un vieux cultivateur qui, avec ses enfants, exploitait encore quelques champs.

C'était un travailleur acharné, dur à la tâche, mais qui ne pouvait, après avoir remis sa toile, rentrer chez lui sans avoir fait la noce. Rien ne pouvait l'en empêcher et ses camarades de travail ne l'ignoraient pas. Ce jour-là, les copains étaient nombreux autour de lui, car il se montrait

avec eux d'une extrême générosité. Louis commandait les pintes, et les pintes se vidaient en même temps que le portemonnaie, et, lorsque celui-ci était tout à fait vide, il lui arrivait de demander au cabaretier d'inscrire sa dette sur l'ardoise, ce qu'il obtenait toujours, car le tenancier était sûr d'être payé. La fête terminée, il repartait avec sa brouette lourdement chargée, en zigzaguant sur la

lage » ou le gîte du lièvre et, le soir, poser les collets qu'il relevait de très bon matin, afin d'échapper aux regards indiscrets des ouvriers des champs et surtout du garde-chasse qui, tout en le soupçonnant, ne peut jamais le prendre en défaut.

Les quelques sous qu'il retirait de ce braconnage, il les employait à faire la noce. Mais il fallut un jour y mettre un terme. Les sorties de nuit, par tous les



route, assuré de n'être gêné par personne à cette heure tardive.

Le lendemain, rien n'y paraissait et très vite il reprenait la sonnette sans désespérer jusqu'à la prochaine toile.

De temps à autre, pourtant, il aidait son voisin aux travaux de la ferme, mais c'était surtout pour lui rendre service, et cela ne durait jamais bien longtemps, car l'occasion ne lui était plus offerte de descendre au village.

Louis était également un braconnier impénitent. Tout en tissant, à travers la fenêtre de son atelier, il épiait le passage du gibier. Il n'avait plus de secrets pour, le jour, repérer le « cou-

temps, et aussi, sans doute, l'alcool ingurgité, lui avaient rendu les articulations par trop douloureuses. Il souffrait de rhumatismes (rhumatismes) comme il disait, et désormais son métier à tisser lui suffisait largement.

Ainsi vivaient les tisseurs de chez nous à la fin du siècle dernier.

Était-ce différent ailleurs ?

Ce que j'avais entendu dire, voici bien longtemps déjà, de la bouche même d'un vieux tisseur de la région lyonnaise, dont le grand père avait été le témoin de la révolte des canuts en 1831 et 1834, m'incitait à croire que ces travailleurs de la soie connais-

saient les mêmes difficultés que nos compatriotes.

L'émission télévisée que « Les dossiers de l'écran » ont consacrée à la fin de 1979 à cette révolte, a montré que, malgré leur qualification généralement supérieure à celle des tisseurs du Nord à la même époque (presque tous connaissaient déjà le Jacquard), leur condition était tout aussi misérable.

L'image qui montrait la femme d'un canut, vidant son porte-monnaie sur la table pour solder quelques dettes et, une fois le créancier sorti, demander à son mari : « Qu'allons-nous faire ? », me rappelait étrangement les scènes du même genre qui m'avaient été racontées dans ma jeunesse par ceux qui les avaient vécues.

Et cet ouvrier à qui le patron fait subir un rabais sur le prix de sa façon, sous prétexte que son coupon présente quelques défauts, cela aussi m'a été conté. Mais à Lyon la victime avait pris alors ses collègues à témoin afin de prouver que son travail était parfait. La discussion s'était envenimée et le patron avait braqué son revolver sur les ouvrier. Cette fois, c'en était trop et ce geste, incroyable de nos jours, avait déclenché la révolte dont la répression fit tant de victimes parmi les canuts.

Les pouvoirs publics se désintéressaient d'ailleurs du sort de ces malheureux, quand ils ne se rendaient pas complices des patrons, ainsi qu'en témoignent les rapports préfectoraux de l'époque.

La révolte des canuts ne fut cependant pas sans lendemain. En 1889 des grèves éclatèrent à Roubaix, mais il fallut encore bien des décennies, pour qu'enfin les travailleurs et les tisseurs, en particulier ne soient plus considérés comme des bêtes de somme mais comme des hommes.

Que reste-t-il aujourd'hui de ces milliers de métiers à tisser à la main, fabriqués dans un bois noble, tel le chêne, souvent aussi le sapin rouge parce que moins cher ?

Après la disparition des tisseurs, ces métiers furent remisés dans les greniers. Sait-on ja-

mais ? Et puis, ce fut l'oubli, la poussière.

Un jour pourtant, pour une quelconque réparation, une pièce a été prélevée, puis une autre. Pour parer au froid des longs hivers, on s'est mis à brûler le bâti, le battant, les lricoteaux, les ensouples. Bref, tout y passa et ainsi disparurent tous ces beaux métiers dont, seul, le souvenir reste dans la mémoire des plus âgés d'entre nous.

Quelques-uns ont néanmoins échappé à cette destruction et sont à l'honneur dans des expositions culturelles ou sont l'objet de soins minutieux de la part de quelques amateurs.

Enfin, les touristes peuvent encore en trouver dans certaines régions de France. A Grenoble, par exemple, une femme originaire du Nord tisse à la main la laine des moutons qu'élève son mari, berger de profession. A Vallauris dans les Alpes-Maritimes, un Cambrésien — mutilé de la guerre d'Algérie — tisse en compagnie de quelques ouvriers et ce spectacle fait la curiosité des estivants. Mais aucun de ces tisseurs occasionnels ne connaît la chanson de nos mulquiniers :

*« Et roulons la,
et roulons la navette
Et le beau temps viendra ».*

Le 7 janvier 1980, c'est-à-dire le premier lundi après l'Épiphanie, on fêtait à Ligny le « Parjuré » conformément à la tradition.

Seule une trentaine de personnes participaient à la messe qui est célébrée à l'occasion de cette manifestation.

Mais où sont les « Parjurés » d'autrefois qui rassemblaient tous les tisseurs et leurs patrons, accompagnés de leurs épouses. A la sortie de la messe — au demeurant contestée par quelques-uns — un patron se tenait sous le clocher pour recueillir l'obole de chacun : un sou, deux sous. L'argent ainsi collecté était remis au prêtre. Puis, les ouvriers se réunissaient par groupes autour de leurs patrons respectifs qui les emmenaient dans les cabarets du village où ils payaient les consommations. Les chopes se vi-

daient tandis que les chanteurs amateurs s'en donnaient à cœur joie. L'heure du diner passait, on changeait de cabaret mais c'était toujours le même décor : vaste salle meublée de tables en bois, de chaises empaillées et l'inévitable carrelage rouge saupoudré de sable blanc.

La fête se prolongeait souvent très tard dans la nuit et l'on pouvait entendre, ici et là, cette fameuse chanson du tisseur, désormais tombée dans l'oubli :

*« Le lundi on a mal à la tête,
Et roulons la navette
Et roulons la.
Et roulons la navette
Et le beau temps viendra ».*

Jean TORDOIT

LA VALSE DES BROUETTES

Aussitôt la guerre terminée, il fallut penser à reconstruire et vite, pour redonner vie à ces villes et villages. Il fut nommé un Ministre des dommages de guerre. Ce fut un travail de longue haleine, il fallait voir ces villes démolies et ces villages où il ne restait que les fondations des maisons. Les caves étaient pleines de gravats de toute sorte. Quinze années plus tard, il restait encore des dommages à réparer. Il fallut pour commencer ce gigantesque travail faire appel aux compétences des entrepreneurs qui connaissaient bien la partie. Il fut alors décidé de reconstruire d'abord les villages qui avaient le moins souffert de façon à faire réintégrer leur village à ceux qui avaient dû l'abandonner lors des combats (pour ceux qui n'avaient pas voulu quitter leur maison ce fut à leurs risques et périls).

Nos deux amis, puisque le troisième préféra entrer dans une ferme pour se refaire une santé, trouvèrent à se faire embaucher comme manoeuvres car ils ne connaissaient rien à la construction. Cela dura une année, mais leur suffit pour obtenir sur un autre chantier une place de maçon. Ils s'en tirèrent très bien et cela dura plus de dix années, ils s'étaient mariés et désormais étaient beaux-frères.

Le temps passe vite et nous sommes en 1932.

Pour les vieux qui avaient tant bourlingué avec les brouettes, la situation n'est plus la même. Les patrons de Ligny et Bertry se sont un peu modernisés, ils ont tous des camionnettes, ce qui leur permet de se déplacer rapidement, et comme le tissage bat son plein, ce sont eux qui transportent la matière première et qui ensuite vont reprendre les pièces finies. Cela arrange pour le mieux nos vieux tisseurs et durera jusque 1950.

Pour en revenir à nos deux beaux-frères, ils sont revenus à Lesdain et ont trouvé du travail pour un entrepreneur de Cambrai à quelques kilomètres. Pour eux ce fut un vrai changement, ils pouvaient revenir tous les soirs à la maison. Cela dura jusqu'aux grèves de 1936. Les congés payés et les 40 heures, jamais on avait vu cela. Ils en profitèrent pour aller voir la mer à Malo-les-bains. Le travail était toujours au rendez-vous et ce fut ainsi jusqu'en 1938. La presse annonçait de mauvaises nouvelles, de l'autre côté du Rhin on travaillait pour la guerre, et en 1939 elle était bien là.

Nos deux amis durent se séparer, celui qui avait quatre enfants ne fut pas appelé, l'autre dut se rendre à Landrecies au 18ème Régiment de travailleurs, puis ce fut le calme plat. "Rien à signaler" annonçait la Radio, cela dura de longs mois.

Puis en mai, ce fut le tonnerre, en quelques jours les Allemands étaient partout et ce fut la débâcle, les brouettes étaient prêtes pour reprendre la route, mais pour aller où ? Les vieux n'étaient plus capables de faire un tel effort, ils restèrent chez eux. Notre ami mobilisé était en permission à Lesdain, petit village sans importance, il ne fut jamais inquiété, il travailla au champ d'aviation à Epinoy jusqu'à la fin des hostilités. L'arrivée des Alliés mit fin à cette tragédie dans nos régions mais plus haut dans les Ardennes, la guerre continuait. A plusieurs reprises on avait sorti les brouettes car les nouvelles n'annonçaient rien de bon. Puis l'aviation alliée l'emporta, la guerre continua au delà du Rhin jusqu'en mai 1945. Le destin l'avait voulu ainsi.

Jean TORDOIT

Fin

Il fut un temps...

Vers les années 1910, il y avait à Ligny-en-Cambrésis 150 tisseurs à la main pour une population de 2.300 habitants. Ce qui était vrai pour Ligny, l'était également pour la plupart des villages voisins. Dans une région qui s'étendait de Saint-Quentin à Fourmies, Avesnes-les-Aubert, Villers-Guilain et les bords de la Somme, on en avait recensé 55.000 en 1885.

A peu près à la même époque, le département de l'Aisne comptait 25000 de ces tisseurs. Bohain et ses alentours en était le centre.

A Bohain même, les Etablissements Rodier (repris par la suite par M. Lecerx) dont la maison mère se trouvait à Paris, 3 rue des Moulins dans le 1^{er} arrondissement, possédaient 1500 métiers. Spécialisés dans la fabrication de châles de divers coloris, ces établissements faisaient en outre, appel à des travailleurs à domicile ce qui, entre autre, faisait l'affaire du cabaretier le plus proche.

En effet, la vérification des toiles que ces derniers venaient remettre, dès leur achèvement, à leur employeur, de même que la préparation des matières (chaîne, trames...) nécessaires au tissage de nouveaux châles, demandaient un certain temps qu'ils passaient chez ce cabaretier.

Nombreuse était, de ce fait, cette clientèle à telle enseigne que celui-ci avait créé un fichier, le premier de ses clients faisant l'objet de la fiche n°1 et ainsi de suite...
à compléter ou à modifier

L'exor que connaissait alors l'industrie textile incita, vers 1904, les frères Caillaux de Ligny, contremaîtres de leur état, à se rendre à Paris, non plus pour rencontrer leur patron comme ils en avaient l'habitude mais bien pour offrir leur savoir aux grands magasins. C'est ainsi que "Le Louvre", "Le Printemps", "La Samaritaine", "Les nouvelles Galeries" eurent leur visite. Plusieurs de ces magasins acceptèrent leur offre. Ce fut le début des tissages Caillaux.

Cette honorable famille comptait sept frères. Quatre d'entre eux furent fabricants de textile tout au long de leur vie.

A Caullery, plusieurs tisseurs ayant, eux aussi, une connaissance approfondie de leur art ainsi qu'un certain goût du risque, opérèrent de la même façon. Ce furent notamment les Cattelain - Alcide et Jérémie - puis Fernand, le fils d'Alcide, Fernand Herlem auquel succédèrent son fils Fernand puis l'un des gendres de celui-ci, Pierre Défossez, Elisée Pochet dont la maison fut reprise par son neveu, René Mairesse, Coucke, Liouville qui, pendant de longues années employa Henri Leestoquoy comme directeur et son frère Gilbert.

A l'exception des Herlem qui s'étaient spécialisés dans la fabrication des rideaux, ce sont les mouchoirs qui eurent la préférence des autres fabricants, des mouchoirs - il faut le préciser - d'une qualité et d'une beauté souvent incomparables.

A la différence de ces fabricants qui travaillaient et faisaient travailler pour leur propre compte, certains contremaîtres préférèrent demeurer au service d'un patron. Sont les bureaux se trouvaient généralement situés dans le quartier du Sentier à Paris.

Ces contremaîtres qui, en fait, étaient de véritables directeurs d'entreprise, recevaient de leur employeur, avec un échantillon du tissu à reproduire, la matière à tisser, à charge par eux de faire réaliser, le plus fréquemment par des tisseurs à domicile, l'étoffe souhaitée.

C'est la formule qu'avait choisie, à Saigny, Gustave Bourgeois qui travaillait pour la maison Varenne - Caillard de...?. Il ne fabriquait que des mouchoirs au "jacquard" de "très haute nouveauté" selon la formule consacrée. L'un de ces mouchoirs représentait les quatre saisons.

C'est également la formule qu'avait adoptée Ezéchiel Cattelain que les Roubaixiens - ses compatriotes - appelaient familièrement "tiot Jessiel". A son décès son entreprise passa entre les mains de trois de ses fils : Lucien, Robert et Rodolphe.

Les ouvriers qui travaillèrent pour ces fabricants n'eurent jamais à se plaindre. Mais il y avait eu et il y avait encore tant d'abus dans certains secteurs et plus particulièrement dans celui de Roubaix - Tourcoing, que Gustave Delory, militant socialiste de tendance guesdiste, déclencha un mouvement de grève. C'était en... Les filateurs et les patrons du

tissage confrontés à ce mouvement acceptèrent très vite les conditions présentées par les grévistes : augmentation des salaires et interdiction d'employer dans les usines textiles des enfants de moins de 12 ans.

Les retombées de ce mouvement se firent sentir dans notre Cambésis. Désormais l'ouvrier tisseur ne gagne pas moins de 3 francs par jour. Ceux d'entre eux capables de réaliser des articles un peu compliqués voient leur gain journalier atteindre les 4 francs. Bien entendu le bâtiment se ressentait de cette situation.

Que le mécontentement des travailleurs se soit manifesté dans la région lilloise n'a rien de surprenant. Les conditions d'existence y était autrement pénibles que dans nos villages où la vie était bon marché : un grand pain rond coûtait alors 12 sous, le saindoux 18 sous le kilo et le beurre 2 francs. Une maison de deux pièces avec un "reculé" () était louée 5 francs par mois. Une maison neuve en briques pleines, comportant deux grandes pièces avec cave et grenier, toiture en pannes (tuiles) revenait à 1800 francs.

Des chiffres qui, aujourd'hui, laissent rêveur. Il s'agissait, bien sûr, de "francs or", une monnaie qui eut cours jusqu'au 2 août 1914 et au moyen de laquelle étaient payés les ouvriers. Combien de nos jeunes actuels n'ont jamais vu un "Louis" et n'en verront jamais!

Qui envoie
un recueil
à la bibliothèque
de la ville de Lille



Un jour - c'était vers 1925 - j'eus la visite d'un certain Fernand Jacquemin de Montigny. Celui-ci m'apprit qu'il allait partir en Perse et plus précisément à Tspahan pour y installer un tissage à la main.

« Là-bas, me dit-il, on fait également de beaux tissus. Aussi, il me faudra 10 mécaniques d'armure, 10 régulateurs complets, des navettes et tous les accessoires nécessaires à ces métiers. Tu feras faire deux caisses au charbon; quelque chose de solide car elles seront acheminées par bateau depuis Marseille. Je te préviendrai de leur arrivée. Alors tu porteras la facture à mon père, à Montigny; il te règlera ».

Comme prévu, le tout arriva sans encombre.

Fernand travailla à Tspahan durant quelques années. Entre temps une société allemande de tissage vint à son tour s'installer dans cette ville. Les responsables n'avaient jamais vu de mécaniques d'armure ni même de navettes à roulettes.

Comment, par quel mystère eurent-ils connaissance de mon adresse? Je ne l'ai jamais su. Toujours est-il qu'un beau matin je reçus d'eux une commande de matériel très importante. Je leur répondis que je ne pouvais causer le moindre tort à un Français, un ami de surcroît et qu'en conséquence je n'honorerai pas leur commande.

Plusieurs fois ils tentèrent - mais en vain - d'obtenir gain de cause; je laissai leurs lettres

sans réponse.

Hélas! Fernand eut passablement d'ennuis avec eux et il finit par vendre son atelier à son perse. De retour à Montigny il monta un tissage de rideaux et reprit le travail jusqu'à la retraite aux environs de 1960.

Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour les armures et les navettes de Ligny feraient entendre leur cliquetis dans ce lointain pays qui était la Perse et que l'on appelle aujourd'hui l'Iran.

Je m'en voudrais de passer ici sous silence le nom d'une grande Dame qui fut certes, connue du monde entier mais qui marqua également de son empreinte notre propre région: il s'agit de Mademoiselle Chanel dite « Coco Chanel »

Mlle Chanel fit, en effet, vers 1930 l'acquisition d'un tissage à Maretz. Elle eut tout d'abord M. Blondiaux pour directeur, puis M. Lasserre et enfin M. Soulier. Vous trois connaissiez admirablement leur métier.

C'est de cet atelier que sortiront les fameux tissus dits « pied de poule » et « pied de coq ». De nombreux ouvriers du secteur y furent employés jusqu'en 1950. Curieusement, interrogés, ceux-ci disaient: « on travaille pour Soulier » et non pour Chanel qu'ils ne connaissaient pas!

J'ai parlé tout à l'heure de Caullery. J'y reviens volontiers car nous, les Lignisériens, avons toujours entretenu des relations de bon voisinage avec les Caullerésiens.

Pour ma part, je crois avoir connu tous les tisseurs à domicile de ce charmant petit village.

Ils n'hésitaient ^{pas} à venir jusque chez moi pour faire réparer leurs navettes, voire s'approvisionner en petit matériel et immanquablement nous lions conversation si bien qu'au fil des ans je finis par connaître leur famille.

C'est ainsi qu'aucun des enfants de celui que l'on appelait familièrement "le père David" (Cattelain) ne me fut étranger. Je ne crois pas faire erreur en les citant tous dans ^{l'ordre de} leur naissance: Marie, Marthe, Pauline, Claudia, Noémie, Rosina et Blotilde.

Avec leurs frères Paul et Olivier et accompagnés de leurs copains, elles ne manquaient jamais les deux grandes fêtes de Caullery, celle du mois de juin et celle du mois d'octobre dite "de la Saint-Roch".

Parmi les tisseurs, je citerai encore les Servat, les Bagouin, les Carlier, les Maillard, Arpin, Aslain, Brilllet, Chevalier, Vitoux, Colpin, Maurice Lestoquoy qui fut contremaître aux établissements Simonnot, Etienne et Paul Quennesson dont la fille aînée, Noëlla, épousa mon camarade Maxime Mastias dont le frère Laurent mourut hélas! en déportation.

Ces deux derniers faisaient souvent équipe - et quelle équipe! - avec Romain et Fernand Boniface et Julien Delhaye, le menuisier, auxquels il m'arrivait parfois de me joindre.

Et c'est ainsi que je fis aussi la connaissance de bien d'autres saulleréens: Albert Cattelain qui exploitait la ferme héritée de ses parents, située à l'extrémité du village en direction de Clary et d'Attentant; Théodule Lévêque, le maréchal-ferrant, Marc Cattelain qui fut longtemps le chauffeur du St-Béra de Ligny...

⊗ un bon vivant cet Albert!

Je ne puis les énumérer tous. Mais l'image d'Elisée Pochet que j'ai mentionné plus haut est encore si présente à l'esprit qu'il me faut aussi y revenir.

Elisée, qui avait repris l'affaire de son père, était un ancien élève de l'École des Arts Industriels de Roubaix. Il s'était spécialisé dans la fabrication des tissus destinés aux grands chemisiers, ainsi que dans celle des mouchoirs à l'armure de très grande qualité.

Parmi ses créations, certains de ses mouchoirs plus spécialement conçus pour l'Amérique du Nord, représentaient des motifs susceptibles d'intéresser plus particulièrement la clientèle des Etats-Unis, telle la statue de la Liberté:

Jusque dans les années quarante, Elisée n'employa que des métiers à bras.

Cet homme généreux et chaleureux ne se déplaçait qu'à vélo parcourant

chaque jour des dizaines de kilomètres pour rendre visite à ses ouvriers répartis dans les villages environnants.

De tous ces travailleurs courageux et talentueux, créateurs de richesses, sachant rire mais aussi prendre part à la peine des autres, combien en reste-t-il ?

Les gens de mon village continuent de sympathiser avec ceux de Caullery mais cette fraternité que j'ai connue me paraît bien loin et je crains fort que les générations futures ne puissent faire revivre cette atmosphère si chaleureuse qui entourera ma jeunesse.

Et de cette industrie textile et de tout ce qui en dérivait, que reste-t-il ? Pratiquement rien. Le dernier village du Nord qui résista à l'ouragan jusqu'à la dernière canette de fil fut Avesnes-les-Aubert où les tisseurs à la main furent aussi les derniers à travailler en cave sur leur "étille".

Hélas ! les blocuses qui faisaient office de fenêtres sont à jamais fermées.

Jean TORDOIT

L'un des habitants de Ligny-Haucourt, M. Jean TOMBAIL, retraité, ancien navetier (artisan ou ouvrier qui fabriquait des navettes de bois) est l'auteur d'un manuscrit de souvenirs sur la localité de son enfance. Nous en extrayons quelques pages, qu'il a bien voulu nous commenter :

Vers 1805, la betterave sucrière fit son apparition dans le Cambrésis, et cette culture toute nouvelle prit tout de suite une grande extension. Des sucreries furent construites, dans des structures de l'époque qui, avec quelques modifications, durèrent jusqu'à nos jours.

Dans le Cambrésis, on monta ainsi six sucreries, ce qui permit à la main-d'œuvre disponible de trouver du travail, soit à temps complet, soit pour la durée de la fabrication, lorsque revenait, chaque année, la saison,

dans les fermes, il fallait aussi des équipes pour le binage et l'arrachage. Non seulement dans le Cambrésis, mais aussi en d'autres régions de France où on avait implanté la culture nouvelle. Dans le Loiret, par exemple. On fit aussi appel à la main-d'œuvre belge, le Belge étant réputé dur à l'ouvrage et travailleur. Des gens de Ligny partaient "en France". C'était l'expression employée pour ceux qui allaient faire les binages, les foins et l'arrachage dans le boissonnais ou plus loin.

Comme ils étaient nourris par le demandeur, l'argent qu'ils avaient gagné représentait un salaire supérieur à celui qu'ils auraient gagné au village. L'implantation de la culture de la betterave représentait donc une petite amélioration de leurs conditions de vie, qui restaient néanmoins assez misérables.

Les mois d'hiver, on faisait le battage en grange, au fléau, ou d'autres travaux qui se présentaient. C'étaient surtout ces mois d'hiver qui étaient les plus durs, car il fallait vivre sur les petites économies que l'on avait gagnées pendant la bonne saison.

L'invention de Jacquard, vers 1800, avait apporté aux Lyonnais une industrie textile qui fit la richesse de leur grand centre. Par la suite, les métiers à tisser se multiplièrent en France, et notamment à Doubaix et Fourcoing.

À Ligny, un tissage fut construit par une famille fortunée d'origine juive : les Lévy.

Du coup, la population trouva du travail, avec des salaires qui correspondaient avec la vie de l'époque. Un tisseur gagnait deux francs par jour.

Les tissages étaient surtout équipés de métiers en bois. Il fallait débiter par des articles classiques : la toile, plus tard, avec un peu de formation, les tisseurs plus qualifiés en vinrent à faire de plus beaux articles, plus compliqués. Et, bien entendu, les salaires augmentèrent.

Beaucoup de paysans, n'ayant plus de travaux à faire pendant l'hiver, installèrent chez eux un métier en bois, et ils travaillaient pour le comp-

te des tissages. C'est de là qu'est né le tissage à domicile. L'atelier leur fournissait la trame et la chaîne. Le travail était payé au mètre, suivant le nombre de mètres rendu.

Cette façon de faire prit des proportions considérables en raison de ses avantages.

Dans une famille où il y avait deux enfants en âge de travailler, on montait deux métiers, et, avec le coup de main du père, et même parfois de la mère pour faire les trames sur le rouet, les métiers n'arrêtaient pas de fonctionner. Le soir, on veillait une heure ou deux.

Dès ce moment, la vie matérielle des ouvriers devint plus supportable. On économisait un peu d'argent. Les petits paysans, par l'appoint du tissage, améliorèrent leur condition. Certains achetèrent un cheval, d'autres une vache. Par la suite, leur situation alla de mieux en mieux. Le petit s'installa à son propre compte, eut sa ferme. Bien des exploitations agricoles de nos jours sont nées du travail des hommes, bien sûr, mais aussi de la venue des tissages dans la région, qui, indirectement, favorisa leur multiplication.

Cette façon de travailler à domicile prit une extension formidable dans la région de Bigny, Bohain, Saint-Martin. On compte près de deux mille tisseurs à domicile. L'avantage était que le travailleur était chez lui et réglait ses horaires lui-même. Cette nouvelle forme de travail en développa une autre : il fallait, pour bâtir tous ces métiers, des menuisiers. Des gars sachant se servir d'un rabot allèrent dans les ateliers copier les formes des bâtiers et en fabriquèrent à leur tour. Certains étaient très beaux, en chêne ou en sapin.

D'autres ateliers vinrent s'installer au village. Chacun avait désormais sa fabrication propre. La diversité des articles permirent à beaucoup d'ouvriers de s'imposer davantage par leurs compétences et de gagner davantage. Cela profitait, pour une large part, au commerce local.

De petits façonniers s'installèrent. C'était le nom que l'on donnait à ces gens. Ils prenaient en charge, et sous respect d'un contrat, convenu entre eux et un grand atelier, ou encore, directement avec une grande maison comme le "Bon Marché", l'engagement de fournir un nombre de mètres de tissus, cotons, laines. Pour ce faire, les façonniers répartissaient la commande entre des tisseurs du village ou des environs.

Tout cela exigeait beaucoup de main-d'œuvre. C'était l'essentiel.

Il fallut, pour satisfaire les commandes, recruter des tisseurs dans des villages parfois éloignés. Mais il fallait aussi maintenir un contact permanent entre l'atelier du façonnier et ses tisseurs à domicile. L'ouvrier responsable de cette liaison constante s'appelait le coureur. Chaque jour, il allait, village après village, vérifier si le travail était bien fait et s'il n'y avait pas de fraude, car il arrivait parfois, déjà, que des individus sans scrupule rende visite à des tisseurs, notamment à ceux qui aimaient boire un coup, pour leur proposer quelque argent en échange de bobines de fil de coton, ou de laine, ou, plus encore, de soie,

cette matière étant la plus chère. Le tisseur qui se faisait prendre n'avait plus de travail.

Les commandes devinrent si importantes, les demandes si nombreuses qu'il vint un temps où les façonniers de Ligny et de Vertry durent aller jusqu'à Lésdain (près Cambrai) pour trouver de la main-d'œuvre.

Lésdain était un gros bourg essentiellement agricole, sans industrie. Les gens des habitants qui cherchaient un travail régulier et rémunérateur, on proposa le métier à domicile avec garantie de travail. Un certain nombre acceptèrent et des métiers à tisser furent montés dans ce village.

Les tisseurs de Lésdain venaient, avec leur brouette, chercher la laine et les trames à Ligny ou à Vertry, et s'en retournaient aussi vite, ce qui représentait, à chaque fois, un trajet aller et retour de 22 ou 25 kilomètres selon le cas. Il fallait compter une journée complète perdue à parcourir ce chemin en poussant la brouette. Il fallait vraiment avoir besoin de gagner sa croûte.

Outre la perte de temps, ce voyage périodique occasionnait des dépenses. Car le brouetteur devait attendre que l'on prépare la matière qu'il allait rapporter, que l'on contrôle le tissu qu'il venait de remettre. Alors, en attendant, il allait au cabaret, y buvait quelques pintes ou quelques genièvres et il arrivait à certains de reprendre la route un peu saoul. Mais, en ce temps-là, les routes étaient désertes, et ils ne risquaient rien, si ce n'est de rentrer chez eux très tard. Ce qui ne les empêchait pas d'être le lendemain très tôt sur le métier.

Le développement de cette industrie textile dans la région entraîna avec elle d'autres formes de commerce. Près de ces ateliers qui augmentaient toujours, s'installèrent des cabarets. À cette époque on buvait énormément de bière. Il n'était pas rare qu'un cabaret placé près d'un atelier en consommât en une journée deux tonneaux de bière et plusieurs litres de genièvre. À Ligny se créa alors une deuxième brasserie. Au cabaret, la grande pinte de bière (un demi-litre) coûtait deux sous, le petit genièvre un sou, le grand, deux sous. Le cabaretier se levait à 4 heures du matin pour faire le café, et vers 4 h. et demie ou 5 heures, les clients arrivaient. La gorgère, comme on disait, c'était le patron qui la payait, c'était la tasse de café. Après, on prenait un, deux, trois ou quatre genièvres, et on partait au travail. C'était un alcool naturel que ce genièvre-là.

À cette époque, il y eut à Ligny jusqu'à quatre-vingts cabarets. Leurs tenanciers ne faisaient pas fortune. Ils vivaient. Depuis, comme chacun sait, le nombre de ces cabarets n'a cessé de décroître. Les uns après les autres ont disparu.

Les brouetteurs de Lésdain et les quatre-vingts cabaretiers de Ligny s'en sont allés comme s'en vont les tisseurs à domicile du Cambrésis.

Y Ils ont fait leur temps. La roue tourne... Et tout change.

LE DERNIER NAVETIER

Jean TORDOIT

En mai 1848, mon grand oncle Jean-Baptiste Tordoit décida de se faire inscrire à la Mairie comme artisan navetier. Le secrétaire fit le nécessaire et lui demanda une signature et ce fut tout ce qu'on lui demanda ; ce n'est plus aussi simple aujourd'hui...

Je vais vous raconter cette histoire à ma façon d'après les souvenirs que je tiens de mon grand père Léon Tordoit qui était son frère.

A cette époque, les tisseurs travaillaient avec des moyens archaïques, chacun avait son type de métier, c'était toujours quatre pieds plus ou moins bien équarris, pour le reste chacun y allait de son idée, le principal était de pouvoir faire de la toile. Pour ce faire, ils disposaient de peu de moyens et le rendement en fin de journée n'était pas énorme : quelques mètres et bien sûr un peu d'argent. C'était le début du tissage dans nos régions mais uniquement de la toile qui se faisait avec deux ou trois lames, le tisseur enroulait son fil de trame sur une planchette bien polie et arrangée par ses soins et la lançait à la main, tantôt de la main droite tantôt de la main gauche, puis il tirait son battant sur le fil de chaîne.

Vous tous qui avez vu des métiers, vous pouvez vous faire une idée de ce que représentait ce genre de travail. Et mieux c'est que parfois il fallait attendre car les moyens de communication étaient nuls, des gens sont nés dans un village sans jamais en sortir. Cette façon de tisser dura jusqu'à l'arrivée de la navette à roulettes.

L'INVENTION DE LA NAVETTE À ROULETTES

Jean-Baptiste avait deux amis, l'un travaillait chez un artisan menuisier, l'autre c'était Monsieur Rousseau l'horloger du village. Ils se voyaient le dimanche soir pour une partie de carte. Ce dimanche là, Jean-Baptiste raconta ses tribulations à l'horloger, celui-ci compris tout de suite ce qui l'arrêtait, il lui manquait un tour à roulettes. Monsieur Rousseau lui dit : "je suis en relation avec le représentant de la maison Japy, c'est un camarade de régiment. Je vais en toucher deux mots, il doit venir ces jours-ci en allant à Maubeuge chez Sculfort, une maison où

l'on fait la grosse et la petite mécanique. Quand il sera là, je t'enverrai chercher par un gamin."

Quelques jours après, Jean-Baptiste rencontrait le représentant, il lui expliqua dans tous les détails ce qu'il voulait faire. Quand il eut terminé, le représentant lui dit : "je vous apporterai un petit tour pour faire vos deux roulettes, des axes pour ces roulettes et des vis, cela entre dans notre fabrication pour la petite horlogerie." (Le tour, je l'ai toujours gardé).

Jean-Baptiste tâtonna toute la journée pour avoir son tour bien en mains, mais dès le lendemain matin il était au travail et pour le soir il avait dans ses mains la navette à roulettes qu'il avait dans les yeux depuis des années. Aussitôt il invita ses voisins tisseurs, ils vinrent voir et furent surpris du résultat. La navette filait d'une boîte à l'autre sans casser un seul fil. Cela se passait en mai 1848 et, pour la fin de l'année, la moitié des tisseurs du village avait sa navette à roulettes. Le succès fut tel que le père et un frère de Jean-Baptiste cessèrent de tisser pour l'aider dans son travail de navetier.

UN NOUVEAU MÉTIER : NAVETIER

La navette avait fait son chemin mais un seul navetier n'aurait jamais suffi, alors un jour un ouvrier qui avait travaillé le bois décida de faire des navettes, c'était M. Legras d'Avesnes-les-Aubert. Dans ce village, il y avait 1200 tisseurs travaillant en cave. M. Legras devint un très bon navetier, sa navette était bien faite mais moins effilée que la nôtre. J'ai beaucoup travaillé avec lui plus tard, il venait chez nous se ravitailler en vis et en axes pour les roulettes, la maison Japy nous avait donné

le monopole de cette fabrication en souvenir du passé.

Puis il y eut un second navetier M. Lacroix, mais il avait un autre commerce, il faisait cela entre deux, il ne valait pas M. Legras. Puis il y eut M. Lefebvre de Villers Guislain, un très bon navetier, lui n'avait pas fait que copier il avait fait un changement : la brèche levante. Cet homme avait une maladie : je suis arrivé chez lui un midi à l'heure de la soupe, je le voyais prendre sa cuillère de soupe, il en épanchait plus de la moitié mais une fois qu'il avait ses outils en main il ne tremblait plus, allez comprendre. J'ai connu le père Bourlet de Clary, c'était un brave homme, il avait un modèle à lui un peu grossier car dans ce village on tissait plutôt la laine. Je me souviens de Guyat de Bohain, il aimait le canon, il n'a jamais fait que réparer, une chique et son canon lui suffisaient. J'ai souvenir du navetier de Joncourt du côté de Villeret-Hargicourt, il ne se débrouillait pas trop mal. Puis il y avait celui de Reumont, je l'ai connu assez vieux mais il dépannait encore les tisseurs de son secteur. Puis il y avait la Maison Gadel, c'était plutôt l'industriel.

x Tous ont copié sur la navette de Jean-Baptiste mais ne l'ont jamais égalée. Il fallait pas mal de navetiers car il fut un jour dénombré 35.000 tisseurs dans une région allant de Fourmies à Saint-Quentin et de Cambrai à Avesnes-les-Aubert et il paraît même qu'il y en avait plus mais soyons modestes.

LÉON SUCCÈDE À JEAN-BAPTISTE

A la mort de Jean-Baptiste, ce fut son frère Léon qui lui succéda, c'était pour son temps un bon mécanicien, il fabriquait lui-même ses outils. A cette époque vers 1880, les ouvriers tisseurs sont obligés par la force des choses de se déplacer parfois de très loin lorsqu'ils sont en panne et de ce fait ils viennent voir le navetier de Ligny. Il arriva parfois qu'ils se trouvaient là à une dizaine et bien sûr ils tenaient à repartir avec le travail fini pour éviter de refaire une dizaine de kilomètres car il en venait de Lesdain distant de 11 kilomètres, de Malincourt, de Villers, de Montigny, de Bertry et toujours à pieds. Alors mon oncle et mon père qui avait appris le métier se décarcassaient pour faire les réparations,

l'ouvrier entre temps allait manger son chiquet au petit cabaret juste en face.

Léon avait toujours une ou deux navettes faites d'avance pour satisfaire un ouvrier venant de loin, et tous ces gens venaient à pied, quand un ouvrier venait de Lesdain cela faisait 22 kms aller et retour. Ce ne fut que bien des années après qu'il y eut le vélo, et encore on recherchait l'occasion pour payer moins cher et ce mode de transport ne servait que pour le travail. Quand je fais la comparaison avec les conditions de vie actuelles, quel changement!

LA COMMANDE DE MONSIEUR DELAMARE

Les années passent, nous voici en 1919 du fait que l'électricité n'est pas encore rétablie, les patrons ont recours aux tisseurs à main, et le travail ne manque pas même pour nous. Ce fut pour nous un fait extraordinaire de voir ce matin d'hiver x 5' d'arrêter devant nos fenêtres une automobile, un monsieur en sortit qui entra dans la cour et se présenta à mon oncle. "Vous êtes Monsieur Tordoit! Je suis Monsieur Delamare, Ingénieur des Arts et Métiers, désigné par le Ministère des dommages de guerre. Je viens vous voir du fait qu'un délégué de votre région a demandé que ce soit vous qui fassiez le matériel du tissage à main. D'après mes dossiers, il y aurait à faire des mécaniques armures, des navettes et d'autres accessoires de tissage, ce qui représente du travail pour plusieurs années et une organisation à mettre au point. Mon oncle demanda quelques jours de réflexion. Monsieur Delamare revint trois jours après, mon oncle lui dit : "Nous sommes d'accord". Ils entrèrent dans la pièce à côté et discutèrent plusieurs heures. Cette avalanche de travail dura quatre années.

Comme nous devons faire les livraisons des mécaniques armures, j'ai eu l'occasion de voir des villages détruits, des maisons démolies, là on rebouchait les caves avant de reconstruire, il ne restait par endroit qu'un bout de rue car les obus passaient partout. J'y suis retourné plus tard, les gens vivaient sous des tôles ondulées. Ces tisseurs-là furent les derniers à être livrés quand les maisons furent refaites. Léon n'a pas eu la chance de voir tout ce travail fini, il décéda en 1922, ce fut moi en

1924 lors de ma première permission qui termina les derniers dossiers.

JEAN TORDOIT DERNIER NAVETIER

Ce fut mon père qui succéda à Léon. Ayant fait une partie de la guerre dans un régiment de coloniaux, il avait contracté une maladie. Il ne s'en remit jamais. tantôt bien, tantôt mal, au travail il faisait ce qu'il pouvait. Pour moi, du travail j'en avais plus que je ne pouvais faire. Ces années-là furent terribles. Mon père, après beaucoup de souffrances, décéda en 1934. J'avais 30 ans.

Je dois faire un retour en arrière. J'avais rêvé d'être marin. Pour ce faire, après mon travail, je reprenais livres et compas, je voulais être ajusteur, à cette époque ajusteur et tourneur étaient de bons métiers. Cela m'a bien réussi. A 19 ans, ayant fait une demande pour la marine, j'ai dû aller à Douai à l'Arsenal militaire pour faire un essai. Je fus reçu comme ajusteur, je pensais avec cela aller dans un arsenal maritime, mais je fus embarqué sur le Jean Bart à Toulon.

Le service terminé, j'ai repris mon travail avec mon père, à cette époque il n'allait ni bien ni trop mal. Plus tard en 1928 il y eut une petite crise, je décidais d'aller travailler ailleurs. Je lui avais dit que je viendrais l'aider. Je partis travailler comme ajusteur dans une sucrerie, puis je revins à l'atelier en 1931. En 1934 mon père décéda et je lui succéda. Cela se passa assez bien jusqu'en 1936.

En 1936 fut décrétée la grève générale, les communistes avaient bien choisi le moment, et tout était bien organisé un lundi matin à l'heure de la rentrée des ateliers. Il y eut partout des piquets de grève, même chez les petits patrons, et cela dura environ trois semaines. Les ouvriers rentrèrent dans leurs ateliers sans avoir obtenu d'augmentation mais Léon Blum décréta la semaine de 40 heures et les congés payés. Jamais on avait vu cela, mais la reprise fut difficile et puis petit à petit, les affaires reprirent jusqu'en 1939.

Là ce fut un autre son de cloche, c'était la guerre et pour moi c'était la seconde. Tout s'arrêta, plus rien à faire au village. Puis un jour que je me promenais à Caudry, je rencontrais un ami, on causa un peu et il me demanda ce que je faisais. Je lui répondis : "rien!". "Si tu veux du travail, toi qui est ajusteur, va au dépôt de Caudry,

tu auras du travail. Le lendemain était un samedi, je me présentais et, le lundi j'entrais au dépôt des machines, j'y suis resté jusqu'en 1945. J'ai ainsi passé la guerre en travaillant, j'étais là très bien.

Tout a une fin, je rentrai dans mon atelier, et au lieu de faire des navettes à roulettes, je me suis lancé dans les accessoires pour métier mécanique et j'ai bien fait car des tisseurs à la main il en restait peu, cela m'a permis d'aller jusqu'à la retraite. La dernière navette à la main que j'ai faite, ce fut en 1950, la navette à la main de Jean-Baptiste avait juste 100 ans. J'en ai encore fait quelques-unes mais pour en faire des souvenirs.

DES NAVETTES DE LIGNY POUR ISPAHAN

Je connaissais déjà Fernand Jacquemin quand il travaillait dans un tissage à Bohain ; un jour, il vint à l'atelier et il me dit qu'il allait partir en Perse, à Ispahan, pour installer un genre de petit tissage. Il me commanda du matériel pour équiper une dizaine de métiers, son père réglerait ses factures. Je fis faire deux caisses en planches épaisses avec les dessins qu'il m'avait laissés, le tout expédié de Marseille arriva là-bas sans casse. Il installa son atelier, forma lui-même des ouvriers et son affaire marcha très bien. Deux allemands installés là-bas, jaloux de son succès, me demandèrent par plusieurs courriers de leur faire parvenir le même matériel. Je leur ai répondu que Jacquemin était français et de plus un ami et que je ne voulais pas lui faire le moindre tort. Affaire classée.

Qui aurait jamais pensé que la navette de Ligny aurait voyagé jusqu'en Perse.

En ce jour par le dernier navetier.